

Le Mariage dans l'œuvre des Goncourt (1853-1868)

Alex Lascar

Le sujet, de prime abord, paraît étrange car les Goncourt sont avec Flaubert et Huysmans les maîtres de cette « littérature célibataire » dont Jean Borie a si éloquemment traité¹. Ils prônent manifestement le célibat, prononcent le mot, et Coriolis, en 1867, semble leur porte-parole : c'est, pense-t-il en effet, « le seul état qui laiss[e] à l'artiste sa liberté, ses forces, son cerveau, sa conscience »². Pourtant ils s'intéressent beaucoup au mariage dans le journal et dans leurs romans. Cela pourrait étonner. Mais aussi bien il est clair qu'en l'étudiant si précisément ils veulent asseoir leur opinion par le terrible tableau de ses « embêtements et [de] ses suites »³ et qu'ils cherchent, sinon à conforter leur choix de vie (car ils n'ont jamais douté), du moins à lui donner un caractère quasi nécessaire.

Les romans sont des textes de fiction dont les éléments, en partie puisés dans le réel, sont organisés, réagencés pour produire un effet d'art. Le *Journal*, où il n'y a ni faits ni personnages tirés de l'imagination des rédacteurs, et qui puise à pleines mains dans l'observation le plus souvent directe, ne nous offre pas moins une réalité recomposée⁴. On choisit parmi les faits, et certains qui pourraient invalider ou nuancer les opinions des auteurs sont laissés de côté. On les choisit sciemment pour servir les idées générales des deux frères, notamment la répulsion face à ce monde bourgeois des années 1860, son universelle vénalité (elle touche 'filles' et nantis) et son manque absolu de goût. La rédaction, si réjouissante pour le lecteur, est souvent pleine d'acrimonie, de traits forcés ou réducteurs, tendant à la caricature. La réalité y apparaît sous un jour souvent brutal, avec une liberté, une licence peut-être, avec une crudité sans fard, que permet l'écriture diariste (comme Franchemont, le personnage de *Charles Demailly*, les Goncourt ne reculent pas « devant les mots qui font peur »⁵), du moins l'écriture diariste dans sa forme originale. Car dans *Idées et sensations*, au fond première préédition en 1866 du futur *Journal* mais où les deux frères réécrivent, pour la publication, ce qu'ils ont noté pour eux-mêmes, ils « abrègent », par exemple [comme l'a noté J.-L. Cabanès] « le récit d'une cérémonie de mariage de manière à la conclure sur des personnifications » en faisant de leur texte « fable et « allégorie »⁶. Et cette terrible crudité originelle, le roman l'autorise en fait bien moins, où les éléments textuels sont dépendants les uns des autres, interagissent entre eux, et, si désireux qu'il soit d'être neuf, l'auteur doit y tenir compte de l'horizon d'attente du lecteur, de sa faculté de tolérance. Ainsi l'extraordinaire scène de l'accouchement de la naine, par césarienne, notée dans le *Journal* n'apparaît pas dans *Germinie Lacerteux*. Jules écrit en effet : « Je retire ceci, comme trop vrai, de mon

¹ Jean Borie, *Le Célibataire français* (1976), nouvelle revue et augmentée, Paris, Grasset, 2002, p. 22.

² *Manette Salomon*, Paris, Gallimard, « Folio classique », 1996, p. 227.

³ Jean Borie, *op. cit.*, p. 47.

⁴ Naturellement il est aussi dans le *Journal* maintes pages d'épanchements et confidences personnels.

⁵ *Charles Demailly*, Paris, Garnier-Flammarion, 2007, p. 146. Franchemont est Barbey d'Aurevilly.

⁶ « Les Goncourt moralistes : le général et le particulier » in *Les Goncourt moralistes*, Cahiers Edmond et Jules de Goncourt n°15, 2008, p. 11. J.-L. Cabanès précise : « À la clause les termes « dot », « ménage », « économie », « épouse », « plaisir » s'ornent d'une majuscule dont l'écriture diaristique ne les avait pas pourvus », *ibid.* Cette scène du 28 avril 1865 est celle du mariage du cousin Courmont : elle sera évoquée ici dans la section « Le Journal » au 4^e §. À cet exemple on peut ajouter celui du mariage de la sœur de l'aubergiste (9 juin 1864) où les atténuations sont notables mais la transformation moins radicale (in *Journal*, édition de R. Ricatte, Paris, R. Laffont, « Bouquins », t. I, p. 1078 [cette édition sera désormais citée sous l'abréviation « Bouquins », t.]).

manuscrit »⁷. Il y a parfois quelque chose de brut dans le *Journal*, mais sa mise en texte ressortit d'un art brut et savant. Il faut tenter d'en faire un « bon usage »⁸.

*

Mariages du XVIII^e, mariages du XIX^e : les Goncourt historiens du passé et du présent (1854-1862)

Ici il est peut-être nécessaire de ne pas respecter la chronologie des parutions et de commencer par cet ouvrage, ample et si riche, *La Femme au dix-huitième siècle* paru chez Firmin-Didot en 1862, qui donne finalement de leur pensée une vision plus nuancée. Mais sans oublier que, huit ans plus tôt, après avoir publié, à la fin de mars 1854, chez Dentu leur grand ouvrage in-8°, *Histoire de la Société pendant la Révolution française*, les deux frères avaient ouvert le feu en faisant paraître le 25 novembre 1854, chez le même éditeur un opuscule in-32, fort polémique, de trente-six pages : *La Révolution dans les mœurs*, et cette révolution pour eux était notamment celle du mariage.

Un peu étonné on lit dans *La Femme au dix-huitième siècle* un éloge ému, et qui paraît absolument sincère, de la puissance et des charmes de l'alliance conjugale accomplie (qui n'est donc nullement condamnée par principe), des « traditions », des « joies de cette union intime, où deux existences se mêlent et se confondent », des « félicités domestiques », du « tête à tête du bonheur », des « douceurs et [de] l'habitude de l'amour », de « la communion du cœur, de l'âme, de l'esprit, de toutes les affections, de toutes les pensées ». Et le tableau n'est pas idéal et irréaliste. « Le mariage du dix-huitième siècle » a connu tout cela⁹. On en a plusieurs exemples. Des couples osaient se mettre au-dessus de l'opinion et demandaient le bonheur au mariage, certains même y mettaient amour et passion. Mais force est de constater qu'il s'agit d'exceptions¹⁰. « Le mariage » (« dans la généralité de sa pratique ») est alors « seulement un contrat en vue de la continuation d'un nom, de la conservation d'une famille »¹¹. Aussi les filles sont-elles mariées en toute hâte, dès leur sortie du couvent, et elles ne songent même pas à regimber. Il en va tout différemment dans le monde bourgeois¹² ; là on prend son temps ; « chose singulière ! dans cette classe laborieuse, les convenances, les avantages même ne fortune ne déci[de]nt pas seuls de l'union » ; et l'on demande « une certaine sympathie de la jeune fille » pour le prétendu ; elle veut « trouver au moins un homme qu'elle [puisse] aimer »¹³. Elle sait, il est vrai, que le mariage, loin de lui donner liberté pleine et entière, va la faire entrer dans une vie de devoirs. Peut-être au fond, dans le respect des traditions, aurait-il fallu mettre dans le mariage noble quelque chose de 'bourgeois'. L'amour conjugal, l'honneur du mari sont regardés dans l'aristocratie comme des ridicules. Le mariage s'y vide de tout sens, va inévitablement se délitant et de plus en plus¹⁴. Le mariage « ne représente point pour la société » du XVIII^e siècle « ce qu'il représente pour la société contemporaine. Il n'évoque point chez l'homme, chez la femme même, les émotions

⁷ *Journal*, 23 octobre 1864, « Bouquins », t. I, p. 1110 Ce passage se serait inséré dans *Germinie Lacerteux* au chapitre XX, avant l'épisode de la fièvre puerpérale qui ravage la Bourbe.

⁸ V. Laisney in *Les Goncourt diaristes*, Textes présentés et rassemblés par P.-J. Dufief, Paris, Honoré Champion, 2017, p. 145.

⁹ *La Femme au dix-huitième siècle*, Paris, Librairie de Firmin-Didot, 1862, p. 187. Pour tenter d'être honnête et rigoureux, il faut noter que ces considérations sur le mariage sont au second plan de ce texte. Florence Lotterie, notamment, a montré récemment que c'était le rapport de la femme à l'amour que l'ouvrage voulait 'définir', en essayant de saisir son *for intérieur* à travers la lettre autographe aux lignes échappées, et sa vie mondaine et galante, vue presque essentiellement à travers le témoignage du roman libertin masculin (« Le fantasme de 'la femme au XVIII^e siècle' : une gynécomythie libertine ? », *Cahiers Jules et Edmond de Goncourt*, « Le XVIII^e siècle des Goncourt », n° 23, 2016-2017, pp. 59-68).

¹⁰ « Prenons garde de nous laisser tromper par ces jolis tableaux du ménage [comme dans la suite d'estampes de Moreau le jeune] inspirés bien plutôt par les aspirations [de la fin de l'Ancien régime] que par les mœurs du temps », *ibid.*, p. 197.

¹¹ *Ibid.*, p. 198.

¹² En fait, sans que cela soit dit, sur 451 pages les pp. 1 à 215 et les p. 270 à 451 portent sur l'aristocratie, parfois la haute aristocratie, et les pp. 215-270 sur la bourgeoisie et la femme du peuple.

¹³ *Ibid.*, p. 228.

¹⁴ Les Goncourt notent que le nombre des demandes de séparations sollicitées par les femmes devient énorme et que le parlement doit tenter d'y mettre le holà (*ibid.*, p. 209). En revanche, « il y a dans la bourgeoisie du dix-huitième comme une sorte de santé de l'honneur qui résiste [...]. Les vertus du mariage, du ménage, de la famille, se réfugient dans cet ordre moyen » (*ibid.*, p. 237).

que donne la conscience d'un engagement du cœur. Il n'implique pas l'idée de l'amour, et c'est à peine s'il la comporte : là est son grand signe, son mal originel, et aussi son excuse »¹⁵. Tandis qu'au XIX^e siècle, il est normal, et c'est en soi un bien, que l'union soit fondée sur un lien sentimental consenti entre des personnes. Mais, dans la réalité, cet esprit nouveau du mariage est sans cesse bafoué et souillé. Bien des années plus tard ne s'indigneront-ils pas du « mariage moderne, brusque [c'était l'une des marques de l'alliance noble au XVIII^e siècle] et cynique, sans flirtation aucune, que nous appelons un viol par devant le maire, avec l'encouragement des parents »¹⁶ ?

En 1854, ils avaient soutenu que l'autorité paternelle, l'autorité conjugale avaient été abolies, et peut-être au fond pour le malheur de tous. « Dans le siècle qui a précédé le nôtre, l'autorité paternelle gouvernait l'enfant jusqu'à sa majorité, régnait encore sur l'homme ». Le père « s'en montra[i]t digne. [...] Dans la société actuelle, le père n'est plus qu'un monarque constitutionnel, [...] Dieu sans foudre »¹⁷. On se le rappelle, le duc de Chaulieu disait en 1845 dans les *Mémoires de deux jeunes mariées*, de Balzac : « En coupant la tête à Louis XVI, la Révolution a coupé la tête à tous les pères de famille. Il n'y a plus de famille aujourd'hui, il n'y a plus que des individus »¹⁸. En 1854, pour les Goncourt, on en est à l'absolue « décadence de la famille », entendue non pas comme réseau de relations affectives (conception moderne qui voudrait privilégier l'inessentiel - du moins tel est ici le point de vue) mais comme lignée, heureusement et nécessairement patriarcale, à maintenir. « Le sceptre du mari est tombé en quenouille. [...] La femme a tiré à elle la couverture. La chose de la famille est tombée à la domination de la femme » (et par exemple Mme Mauperin, Mme Bourjot feront les alliances)¹⁹. Évidemment ces derniers termes (« domination de la femme ») frappent, étonnent, qui considère le mariage comme l'a fait le *Code civil* (qu'il est vrai les deux romanciers mettent quasi en parenthèses dans leurs ouvrages, Charles Demailly va bientôt nous le montrer). Ici donc le lecteur exact et scrupuleux doit tenir compte du caractère même de cet opuscule, de cet in-32, un « pamphlet », où doivent fuser, pour frapper le lecteur, les formules lapidaires et catégoriques. Sans forcer le sens du texte (*hic et nunc* les Goncourt ne disent pas vraiment que la femme au XIX^e siècle domine la vie conjugale et qu'elle n'est pas dominée dans le mariage), le lecteur doit se rappeler qu'ils ont consciemment voulu faire de leur opuscule, en 1854, un « bréviaire » -au sens propre : c'est un in-32- « de la pensée conservatrice en ces débuts du Second Empire », opposée aux libéraux et à l'esprit des Lumières²⁰. Les deux auteurs expliquent ainsi qu'après l'abolition des ordres en 1789 (et on sent leur nostalgie de l'Ancien Régime), comme nul n'hérite plus d'un rang, d'une place, d'une fortune qui lui sont d'avance dévolus et pour toujours, les hommes doivent acquérir par eux-mêmes leur situation sociale : aussi ne peuvent-ils se marier avant trente-cinq ans. D'où leur fréquentation assidue et prolongée des filles et des impures. Les jeunes filles se voient donc à vingt ans liées à des hommes déjà vieilliss, qui ont souvent beaucoup vécu et qui n'aspirent qu'au repos. De là, dès l'origine, des disparités et incompréhensions dans le couple.

¹⁵ *Ibid.*, p. 198.

¹⁶ Ces propos sont tenus lors d'une conversation chez la Princesse Mathilde le 15 avril 1868 (« Bouquins », t. II, p. 145). S. Adjalian-Champeau note que « la formule des Goncourt reprend celle de Michelet dans *La Femme* au sujet du mariage d'intérêt : 'c'est je dirais presque le viol par contrat' » (*Renée Mauperin* in *Œuvres narratives complètes*, tome V, Paris, Classiques Garnier, « Introduction », p. 35). Ici, naturellement lui vient à l'esprit la formule de Balzac dans la *Physiologie du mariage* (in *La Comédie humaine*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1980, t. XI, p. 955 : « Ne commencez jamais le mariage par un viol ». Mais, on doit le noter, Balzac ne dit jamais que le mariage d'intérêt est un viol. Il fait aux maris (quelles que soient la nature et les raisons de l'union) une recommandation impérative. Un tel début leur aliénera leur femme... pour toujours, et on imagine fort bien qu'un homme réellement amoureux soit brutal (ou trop rapide) et qu'après un mariage d'intérêt ou de raison un époux lucide et avisé sache user, sexuellement, de ménagements progressifs.

¹⁷ *La Révolution dans les mœurs*, Paris, E. Dentu, 1854, pp. 2-3 (non paginé).

¹⁸ *Mémoires de deux jeunes mariées*, Paris, Gallimard, 1976, « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, p. 242.

¹⁹ *La Révolution dans les mœurs*, éd. cit., p. 4.

²⁰ P.-J. Dufief, « Les Goncourt moralistes et politiques : La Révolution dans les mœurs » in *Les Goncourt moralistes*, éd. cit., p. 144 pour la première citation, p. 155 pour la seconde.

De plus cette disparition des cadres anciens donne aux nouvelles unions un caractère socialement (et même affectivement) bien plus aléatoire. Jadis les mariages étaient évidemment (et un peu malheureusement) non pas l'union entre individus qui se choisissaient par attirance personnelle ou pour leurs qualités mais l'union entre des familles et celles-ci savaient en toute sûreté qui étaient les prétendants et les promises (« Il y avait un monde autrefois » - la formule, anaphorique, est inlassablement répétée pendant deux pages (6 à 8) ; il n'en est plus ; aujourd'hui « la maîtresse de maison ne connaît ni l'amenant ni l'amené »²¹). D'autre part, en raison sans doute d'une éducation qui n'est plus seulement utilitaire mais tournée vers les arts d'agrément, les jeunes filles, même celles du peuple ou de la toute petite bourgeoisie (qui semblent toutes « élevée[s] pour la cour »²²), n'imaginent plus de se marier en fonction de ce qu'elles valent (par leur milieu, leur parentèle) mais en fonction de ce qu'elles veulent, et de là de terribles désillusions (elles retombent souvent de leur empyrée dans des réalités si banales). « Mais un bien plus grand mal est venu de cette trop belle éducation de la femme [...], elle a cru tirer de ses dons cultivés une supériorité sur le mari ». Et « s'il n'est pas très célèbre ou un peu brutal, - voyez la lutte incessante et formidable entre cette faiblesse [la femme] et cette force : le mari. Cette éducation [...] est la source de ces *méconnues* et de ces *incomprises* filles du dix-neuvième siècle »²³.

Quelques années plus tard, dans une longue intervention d'auteur²⁴, au chapitre LII de *Charles Demailly* (1860), les Goncourt l'expliquent, la femme dont « l'ère chrétienne » a fait « un pouvoir » [elle est devenue une personne, elle est la mère] « a encore grandi : elle s'est transfigurée : au XIX^e siècle la femme est une victime. Elle est méconnue ». « Les théories de l'amour renouvelées, assombries [à la légèreté des amours du dix-huitième siècle a succédé, depuis *Werther*, l'amour 'romantique']²⁵, les prédications et les utopies [celles de Saint-Simon et de Fourier sans doute] », « l'égalité de la femme devant l'homme, établie depuis 1789 par le courage d'esprit, le génie, le droit à l'échafaud²⁶[...] ont concouru à ce nouvel avènement, à cette poétique assumption de la femme. Mais mieux » encore « une parole, une influence ont donné à la femme l'opinion publique [...], cette parole est le roman. Le roman contemporain est à proprement parler la Passion de la femme dans le Mariage. [...] Il y enrôle encore aujourd'hui les meilleurs »²⁷. On est allé « au plus creux de la pathologie de l'union légale ». « Tout homme » connaît aujourd'hui « cette maladie organique de la femme moderne », jusqu'alors « inconnue », « ce long crucifiement²⁸ d'une âme d'épouse, délicate, élancée, sensitive, délicate, accouplée à un mari [...], le 'gros homme' du roman et de tous les romans ». Et sans doute est-ce pour éviter le poncif, qu'ils vont laisser de côté ce thème (sauf dans *Renée Mauperin* et dans *Madame Gervaisais*, bien allusivement). Mais pour le mari, ses

²¹ *Ibid.*, p. 8. Cette nostalgie d'un état ancien se montre lorsque Demailly évoque pour son ami Chavannes, depuis Cléry-sur-Meuse, l'enterrement de son oncle : « Pour les gens de notre génération, dans ce siècle des choses et des hommes sans passé, dans ce monde individualisé, isolé et personnel dans la douleur et dans la joie, un tel spectacle est comme la dernière représentation de cette *gens*, de cette clientèle amie et dévouée qui faisait à la famille une base élargie, le cortège de ses nocés, le convoi de ses funérailles » (*Charles Demailly*, éd. cit., pp. 182-183).

²² *La Révolution dans les mœurs*, p. 19.

²³ *Ibid.*, pp. 19-20.

²⁴ Au chapitre LI Charles vient d'avouer le malheur de son mariage à son seul confident parisien, Rémonville. Le chapitre LII va de la page 242 à la page 246. Sa première partie est une intervention des auteurs. À partir de la page 245 Charles reprend son monologue intérieur à propos de Marthe.

²⁵ « La Révolution a fait les cœurs sérieux », lit-on dans *Histoire de la Société pendant la Révolution française*, « l'amour n'est plus un badinage. Les Cupidons roses de Boucher lisent à présent Les Tristes d'Ovide. Le romanesque succède au libertin, le roman anglais au papillotage français. [...] l'amour quitte le dix-huitième et se tourne vers les dix-neuvième : c'était une comédie libre, et c'est presque déjà un drame noir » (Paris, Dentu, 1854, pp. 395-396).

²⁶ Mais cette égalité 'morale' est fort battue en brèche, peut-être annihilée, par l'inégalité juridique instaurée par le *Code civil* que les Goncourt ignorent résolument.

²⁷ L'un des sujets centraux du roman contemporain (de Balzac, de G. Sand) est la vie du mariage pour les femmes. Aujourd'hui en traitent « les meilleurs », Flaubert dans *Madame Bovary* (1857), E. Feydeau dans *Fanny* (1858).

²⁸ Les Goncourt ont employé les termes de « martyr » (p. 242), de « couronne d'épines », de « Passion » (p. 243).

peines, ses souffrances, « rien »²⁹. Voilà donc une lacune à combler : les romanciers le font dans *Charles Demailly*, ils le feront dans *Manette Salomon* (1867).

Le Journal (1853-1868)

Les Goncourt ont commencé le *Journal* en 1851, à peu près au moment où paraît *En 18...* Il s'étoffe vraiment à partir de 1853. Pourquoi ce terme de 1868 ? parce qu'à propos du mariage, il n'est plus rien de notable en 1869 et moins encore pendant cette année 1870, si tragique pour leur vie, pour leur fratrie. Peut-être eût-il fallu traiter conjointement le contenu du *Journal* et celui des œuvres de fiction. Mais cette présentation entraînait fractionnement et redites. D'où ce développement consacré au seul *Journal*, quasi jusqu'à la mort de Jules. Le *Journal* recueille dès ses débuts -mais rappelons d'emblée les quelques remarques de méthode faites dans l'introduction- comportements et anecdotes ayant trait aux mariages, soit directement observés, soit rapportés. Il serait vain peut-être de les répertorier exhaustivement, et plus valable d'en présenter un florilège significatif, qui nous mènera, dans un premier temps, aux environs de 1860. Certains éléments du texte, c'est un phénomène bien connu, seront en tout cas réutilisés dans les œuvres romanesques³⁰. Et par ailleurs au fil des jours paraissent des sujets de pièces, d'œuvres, qui auraient pu être³¹.

Le désir de ces deux privilégiés, radicalement égoïste, que certaines femmes, restent libres, à jamais accueillantes au désir des hommes, en fait absolument dépendantes de lui, immuablement fixées dans leur condition, ne songeant qu'au présent (comme si leur beauté durait toujours, comme si elles avaient des rentes), fait porter aux Goncourt sur la grisette qui a commencé de se ranger, « une maîtresse » de Jules, au « temps de ses années de collège », un regard dégoûté d'un absolu mépris. « La jolie petite putain [...] vit bourgeoisement, maritalement avec un photographe ». « L'ombre de la Caisse d'épargne est sur son front. [...] elle apprend le piano et l'anglais. Elle ne voit plus que des femmes mariées et vise à l'avenir, c'est-à-dire au mariage »³². Ah ! « c'est décidément une grande chose dans la vie moderne, dans la société bourgeoise que le mariage »³³, mais « les jeunes gens du XIX^e siècle » (c'était le titre d'une des sections de *La Révolution dans les mœurs*) et surtout de ces années d'après

²⁹ Toutes ces citations du chapitre LII viennent des pages 242-243 de l'édition citée.

³⁰ Les circonstances même où leur ami Mario Uchard rencontre sa future femme, au théâtre, font penser au début de l'aventure de Charles et Marthe Demailly. On note dans le *Journal* : « Il jure de ne plus remettre les pieds au théâtre craignant de devenir amoureux » (« Bouquins » (15 novembre 1857), t. I, p. 310). Uchard narre les conditions assez romanesques de son union avec Magdeleine (en revanche ces moments et circonstances seront absolument mis entre parenthèses dans *Les Hommes de lettres*, le futur *Charles Demailly*). Moins d'un an plus tard (en août 1858) « Mario » leur « conte les tortures de son mariage » : les trois pages que leur consacre le *Journal* annoncent très exactement ce que Marthe fera subir à Charles (« Bouquins », t. I, pp. 309-312 et p. 376), et, après la parution des *Hommes de lettres* (janvier 1860), le *Journal* évoquera encore, à la fin du mois (27 janvier), le calvaire d'Uchard (« Bouquins », t. I, p. 552). Le 5 mars 1858 on voit apparaître un abbé mondain et marieur qui annonce directement l'abbé Blampoix de *Renée Mauperin* (« Bouquins », t. I, p. 552) ; d'autre part la conduite que le *Journal* conseille à un jeune homme peu scrupuleux (« s'attacher, et sans crainte, à la femme de 38 ans, pléthorique et tourmentée par le sang » pour « en faire l'instrument de son ambition ou l'outil de ses passions », « Bouquins » (13 juin 1858), t. I, p. 365) est déjà celle d'Henri Mauperin. Et cette liste des soixante-huit beaux partis parisiens affichés et cotés au Cercle d'Edgard rue Royale (*Journal*, éd. cit. (6 mars 1857), t. I, p. 240) n'est pas sans annoncer les « cinquante-huit beaux partis » « cotés dans les cercles de Paris » (*Charles Demailly*, éd. cit., p. 121) et sans analogie avec le catalogue, très informé et précis, des héritières à marier tenu par l'abbé Blampoix (*Renée Mauperin*, Paris, Garnier-Flammarion, 1990, pp. 98-99). Mais du journal au roman le propos s'atténue et se fait plus perfide. Et ce trait : « la famille demandait un titre, prévenant que cela lui était égal qu'on le prit » (*ibid.* (23 novembre 1856), p. 220) n'annonce-t-il pas la demande des Bourjot aux Mauperin ?

³¹ « Ce serait une belle chose, un beau drame [...] qu'une chose qui s'appellerait la CHASSE AU MARIAGE » et commencerait par une conversation entre jeunes gens brûlés » (*ibid.* (20 mai 1859, p. 456 ; « la belle comédie à faire, LE MARIAGE, avec le mariage Henrys, Lechanteur, Chardin, etc... » (*ibid.* (fin mai 1860), p. 567) ; « pour une comédie, idée du malheur d'un jeune homme qui a 25 000 livres de rentes et que tout le monde veut épouser : toutes les maisons se ferment à lui parce ce qu'il n'épouse pas » (*ibid.* (6 février 1862), p. 769) ; chez Flaubert on philosophe, on théorise. « on jette enfin dans ces entretiens -véritables cours d'amour du XIX^e siècle- les matériaux d'un livre sur l'amour, qu'on n'écrira peut-être jamais et qui serait pourtant un beau livre : L'HISTOIRE NATURELLE DE L'AMOUR » (*ibid.* (4 mai 1862), p. 811.

³² « Bouquins » (janvier 1855), t. I, p. 114.

³³ *Ibid.* (20 mai 1859), p. 456.

le coup d'état, où la France tout entière, dominée par « la peur », « est devenue un immense Harpagon, crispant ses doigts sur ses rentes et ses terres »³⁴, n'ont en tout, et dans le mariage, que des préoccupations uniquement matérielles. « La beauté » même (« qui se vend cent mille francs chez la putain qui vend son corps ») « on ne l'estime pas vingt mille francs chez la femme qu'on épouse et qui vous la donne »³⁵. Déjà c'était le cas dans le monde d'avant 1850³⁶ mais on a l'impression qu'en quelques années le cynisme assumé s'est partout installé. Et quel exemple plus frappant peut-être que celui du cousin Alphonse de Courmont « qui a mangé les trois quarts de sa fortune et qui s'est accroché à une quasi-héritière de Belgique, qu'il va épouser ». « Voilà ce qu'il me dit : 'Mon cher, il y avait dix-huit mois que je cherchais à me marier. Je m'étais mis en rapport avec un curé' (la jeune personne n'allait pas, le père était trop légitimiste). 'Celle-ci, ce n'est pas qu'elle soit belle : tu la vois, elle n'est pas belle ; mais elle a maintenant deux fois plus de fortune que *Papa*'. – *Papa*, c'est lui. On a beau savoir la vie, on a froid dans le dos »³⁷. « Il paraît », d'ailleurs, « que tous les mariages se font sous le régime dotal [*« le corollaire (et l'antidote) du mariage d'intérêt », pour reprendre la bonne formule de Caramaschi », comme l'écrit N. Satiat*³⁸]. Encore un symptôme du temps et de notre bourgeoisie. Le père et la mère modernes veulent bien livrer à un homme le corps, la santé, le bonheur d'une fille, mais ils sauvent la caisse. Au reste, sans exagération, la pièce de cent sous est bien le Dieu de ce temps-ci »³⁹, en province tout autant, où la richesse est le critère social essentiel (elle y est une obsession), où presque toutes les jeunes femmes n'y considèrent que les avantages matériels et pratiques d'une union. Et, d'une manière très bizarre, presque absurde, c'est encore au nom de cette sacralisation du principe d'économie, pensent les Goncourt, et avec une mesquinerie repoussante et naïve, que sont conclues certaines unions : « le magnifique mariage de M. Frédéric Passy [...] s'est fait ainsi : de ce que Mme Vve *** a écouté son père si bien discuter une addition d'aubergiste en Italie, qu'elle a voulu l'épouser et a donné d'abord sa fille à son fils »⁴⁰.

Le mariage c'est pour certains hommes un abêtissement repoussant, comme pour Eugène, ce garçon, leur allié, « qui a coupé ses dettes à temps », désormais marié et père de famille, « apprivoisé avec l'ennui, sans désir, sans appétits, ayant pris le parti de son bonheur négatif, [...] ayant pris racine dans sa vie végétante, assoupli et discipliné aux jours qui se suivent et se ressemblent, à ce train sans bruit, à cette mort du mouvement ». « C'est une chape

³⁴ *Ibid.* (15 juin-3 juillet 1857), p. 275.

³⁵ *Ibid.* (27 janvier 1864), p. 1049.

³⁶ Même s'il s'agit d'une œuvre de fiction à la différence du *Journal*, on pourrait se référer ici à *La Comédie humaine*. On se rappelle par exemple dans *La Recherche de l'Absolu* (1834) tel personnage, le notaire Pierquin, changeant quasiment à vue de prétendue suivant l'évaluation qu'il fait de la fortune et des espérances de celle qu'il recherche. Et Fraisier, dans *Le Cousin Pons* (1847), dit de sa future : « Elle n'est pas belle ; mais mon Dieu, pour passer de zéro à dix-huit mille francs de rente, il ne faut pas regarder à la planche » (*Pl.*, t. VII, p. 694).

³⁷ « Bouquins » (24 janvier 1859), t. I, p. 435. Mais en fait Alphonse ne réussit pas dans son entreprise. Il contactera d'autres fiançailles (voir *ibid.* (11 juin 1862), p. 823), se mariera enfin : nous assisterons au mariage civil (18 avril 1865, *ibid.*, pp. 1155-1156).

³⁸ *Renée Maupérin*, Paris, Garnier-Flammarion, 1990 (« Présentation », p. 29) ; la formule d'E. Caramaschi se trouve dans son ouvrage, *Réalisme et impressionnisme dans l'œuvre des Frères Goncourt*, Pisa, Editrice libreria Goliardica, 1971, p. 160 ; elle est partiellement juste. Le régime dotal, d'abord surtout en usage dans le sud de la France, où le droit romain avait prévalu, accordait au mari la pleine et libre jouissance des revenus de la dot, mais le capital était inaliénable (garantie pour la femme en cas de veuvage). Du point de vue de l'intérêt du mari, tout dépendait de la nature des biens apportés en dot : s'il s'agissait de biens fonciers, de propriétés agricoles qui rapportaient fort peu, le revenu, malgré le montant de la dot pouvait ne pas être aussi élevé que si elle était composée d'inscriptions de rente, etc... En ce dernier cas néanmoins, plus le capital était important, plus l'union redevenait pour l'époux un mariage d'intérêt [on ne sait ce qu'il en est pour le cousin Courmont, voir plus loin, avant-dernier paragraphe de cette partie : « Le Journal »]. Le régime dotal, signe de méfiance à l'égard du mari, avait déjà été évoqué et vilipendé à propos des secondes fiançailles du cousin Courmont (« 11 juin 1862 », *ibid.*, p. 823) [voir note 35]. Et même, pour certaines mères, le mariage de leur fille est l'occasion de profits illicites à la limite de l'escroquerie. Ainsi certaine femme de haut fonctionnaire a-t-elle tiré de la corbeille de noces de sa fille 30 000 francs avec lesquels elle a payé sa dette à son couturier (*ibid.* (22 février 1857), p. 238).

³⁹ *Ibid.* (21 novembre 1859), pp. 490-491. Crevel disait déjà à Adeline Hulot dans *La Cousine Bette* (1846) : « au-dessus de la Charte, il y a la sainte, la vénérée, la solide, l'aimable, la gracieuse, la belle, la noble, la jeune, ta toute-puissante pièce de cent sous » (*Pl.*, t. VII, p. 325) et en 1847 le narrateur du *Cousin Pons* notait : nous sommes dans un « temps où la pièce de cent sous est tapie dans toutes les consciences, où elle roule dans toutes les phrases » (*ibid.*, p. 622).

⁴⁰ *Ibid.* (29 septembre 1855), pp. 160-161.

de dégringolades, de chutes dans le pot-au-feu, de misères ; tous ces garçons qui finissent comme les putains, se rangent ou vont crever incognito quelque part »⁴¹. Eugène et ses congénères considèrent avec une commisération dégoûtée ceux qui vivent en dehors de l'ordre, surtout s'ils sont pauvres, ces concubins inquiets de leur avenir, et les Goncourt de conclure⁴² -ils disent exactement le contraire de qu'ils pensent : « Rien n'est gai comme un foyer bourgeois. Heureuses gens ! Qu'ils sont bien vengés de ceux-là qui pensent, écrivent, rêvent ! Quelles joies carrées et saines auprès de cette solitude à deux avec une fille [...]. Le terrible de ces gens hors la famille et le sens commun des sots, des cuistres et des riches ⁴³ » ! S'ils sont, bien fugitivement, tentés de reconnaître quelque vertu sociale au mariage, mais déjà avec ironie (« Cela donne à l'homme une assiette, une dignité, une sorte de fonction, je ne sais quoi d'occupant et d'officiel. Bref le mariage me semble une sorte de magistrature couchée »), ils en dénoncent aussitôt, dans la même séquence, avec une audace d'une violence inouïe, l'hypocrisie et la saleté foncières. « Ce dont je suis plus touché encore [c'est Jules qui rédige], c'est de ceci, c'est d'une sorte d'impudeur glorieuse, un concubinage affiché et dont on s'honore, l'image d'un monsieur et d'une dame dans leur lit, la conjonction corporelle par dessus les blonds cheveux de l'enfant ; et l'enfant arrive à me faire l'effet d'un phallus dessiné sur les murs ... Et ce que j'écris là, tout le monde le pense »⁴⁴. Avec plus de modération néanmoins, Jules affirmait un peu auparavant, et sans doute disait-il là quelque chose de sa vérité : « Je comprends parfaitement le mariage dans le monde des affaires. La femme, là, n'est ni une maîtresse, ni une fée, ni une muse : elle est la providence [ne serait-il pas un peu optimiste ?] ; quand le mari est ruiné, elle est l'*Au nom de ...* de ses biens et de ses meubles »⁴⁵.

Après 1860, au fil des pages, mais ce n'en est qu'une petite partie, s'égrènent dans un ressassement significatif et désespérant, les remarques sur l'étroitesse d'esprit, la soumission au respect humain, l'insondable vanité, le matérialisme exclusif de celles qui veulent à tout prix convoler, conclure l'affaire, provinciales, campagnardes⁴⁶ et parisiennes. Parents et prétendants ne sont évidemment pas en reste. D'ailleurs les Goncourt se créent avec leur cousin Alphonse de Courmont une sorte de héros 'reparaissant', dont ils suggèrent les mésaventures et l'acharnement pitoyable dans la recherche d'une épouse bien nantie⁴⁷. Et les deux frères font enfin une longue description, elle a près de deux pages, de son triomphe, son mariage civil (qui représente peut-être tout mariage)⁴⁸. Or, quand attendent les invités, passe, sous le péristyle de la mairie (place Saint-Sulpice) « une putain ravissante, semant le musc, le

⁴¹ *Ibid.* (23 novembre 1856), pp. 219-220. Et C. Demailly notera : « Un fier balayage de fortunes -ce Paris ! et la mort aux jeunes gens !...et si vite, avec si peu d'aventures et si peu de bruit ! [...] un an, deux ans au plus, -et brûlés » [et Demailly de citer un certain nombre de cas pitoyables ; il conclut :] C'est une suite de catastrophes, de misères, de ruines -ou de chutes dans le pot-au-feu » (éd. cit., p. 85).

⁴² Ces concubins ce sont les Banville, à qui les deux frères rendent visite ; ils sont physiquement dégoûtés par la misère de cet intérieur, rebutés par les rancœurs qui règnent dans le couple, et celles-ci sont exaspérées par le dénuement. Ils n'en font pas pour autant l'éloge du mariage bourgeois. Banville réapparaîtra dans Charles Demailly sous les traits de Boisroger (et son intérieur sera vaguement évoqué, voir éd. cit., pp. 125-126).

⁴³ *Ibid.* (12 décembre 1856), pp. 223-224.

⁴⁴ *Ibid.* (24 mai 1859), p. 357.

⁴⁵ *Ibid.* (26 mars 1859), p. 338.

⁴⁶ « Le mariage d'argent, du petit au grand, est, au contraire de ce qu'on croit, spécial aux campagnes [cela apparaissait nettement déjà dans les romans 'champêtres' de G. Sand]. L'inclination est une fleur des villes » (*ibid.* (13 septembre 1862), p. 859).

⁴⁷ Il a manqué un mariage pour avoir fait quelques économies sordides de quatre francs, de dix sous (*ibid.* (fin mai 1860), p. 567), et Jules note par exemple : « Rien de grotesque comme mon cousin Alphonse s'avançant dans le mariage. C'était l'Avarice s'avançant avec gémissement dans les cycles de l'Enfer du Dante. D'abord, la dépense de l'Opéra et des gants ; puis les glaces le soir chez Tortoni, [etc...] ». Or « l'affaire » rate. « Il a fait son compte ? c'est 1223 francs que cela lui a coûté » (*ibid.* (11 juin 1862), p. 823).

⁴⁸ Ce passage était déjà présent dans *Idées et sensations* (1866) [voir note 4] mais abrégé de moitié. Toute la partie terriblement satirique (voir ci-après à partir de « Alors, à partir de ce moment ») était omise. Peut-être, en 1866, par exemple, les réflexions sur l'aigle impérial étaient-elles peu acceptables. Dans un monde tout opposé [voir encore note 4] ils font encore un tableau étonnant de la noce de la sœur de l'aubergiste. « Le matin elle a mené la vache aux champs. Elle va vider son pot. Il semble qu'ici, pour les paysans, il y ait moins de solennité à se marier qu'à faire couvrir une vache ». Arrivent les invités : « C'était horrible dans la verdure. Ça avait l'air du cauchemar d'une noce de Labiche dans un tableau de Courbet » (*Journal*, éd. cit., (juin 1864), t. I, p. 1078).

désir, la lueur de ses nuits ». « C'est le plaisir, [...] la grâce d'orgie, [...] la mangeuse de fortune. Et voici l'opposé : le mariage, la dot, le ménage, l'économie, la future mère, l'épouse et le mariage »⁴⁹. Alors, à partir de ce moment, le lecteur est accablé, et son adhésion conquise, par une accumulation de notations, à chaque fois plus violentes, mais si inventives, et sonnantes justes, sur la vulgarité du décor et des officiants, sur la dérision des symboles (l'aigle impérial à l'air d'une oie), l'ignominie physique et morale des parents de la fiancée, « une série de modèles d'idiotisme dans un livre d'Esquirol ». Quelle répulsion pour cette « famille de Polichinelles avortés, gâteux [...] jusqu'à la fiancée qui regardait vaguement le tapis vert de la table et l'avenir de sa vie, comme une vache qui regarde passer un chemin de fer » ! En fait la caricature, l'excès, sont peut-être la seule traduction possible de la répulsion viscérale devant de telles gens. Et le marié, lui, est exécuté d'un mot : « Mon cousin était le mari d'un monstre idiot, de race et de sang idiot ; mais 650 000 francs de dot ... Il rayonnait !⁵⁰ ». Éclate, à nouveau, mais plus fort, la haine de cette normalité-là.

On rencontre déjà dans la première partie du *Journal* certains vieux ménages de parents en Lorraine où le mari depuis toujours se comporte en tyran absolu et vulgaire, où la femme est réduite à l'état d'ilote. En 1863 les frères visitent à Oisème près de Chartres, l'heureuse famille Marcille où règnent union et tendresse, et chez M^{me} Marcille, que Jules, il l'avoue, aurait pu passionnément aimer⁵¹, cette trentenaire si distinguée, réellement éduquée, si fine et mystérieuse, condamnée à une existence de province, à qui la vie intellectuelle de Paris manque tant, il devine, malgré sa discrétion, sa maîtrise d'elle-même, « ce grand sacrifice accompli, mais saignant ». « Ce grand roman était là, à côté de moi : le crucifiement volontaire de la femme dans le devoir »⁵² (mais c'est un roman qu'ils n'écriront jamais). Pourtant, malgré tout, observant les Marcille, ils sont tentés de croire, fugitivement, qu'« il n'y a plus de gai en ce siècle [mais à quel prix pour certaines épouses] que les mariages bourgeois où il y a beaucoup d'enfants » qui mettent dans la vie leur charme, leur gaité, leur inventivité⁵³. Au vrai il existe quelques couples de bourgeois, d'artistes aussi (sans doute un peu conformistes) dont l'entente semble parfaite et profonde. Ils sont très rares. On rencontre enfin l'admirable famille du chimiste Berthelot⁵⁴ (rien n'est explicitement dit de leur union et de leur bonheur, mais ils sont évidents) : « Une petite maison de Sèvres dans des bois. Un jardin plein d'enfants. Un salon plein de femmes. Sa femme une beauté remarquable, singulière, inoubliable ; une beauté intelligente, profonde [...] ; une beauté d'âme et de pensée, [...]. Un enfant son aîné, est venu auprès d'elle, beau comme un enfant du ciel »⁵⁵. Ne croirait-on retrouver ici dans cet horrible XIX^e siècle, certains de ces -rares- ménages de l'Ancien Régime que célébrait *La Femme au XVIII^e siècle* ?

Fictions : d'En 18... (1851) à Madame Gervaisais (1869)

Vu son sujet, *Sœur Philomène* (1861) n'évoque quasiment pas le mariage, *Germinie Lacerteux* (1865) et *Madame Gervaisais* (1869) en parlent un peu, mais de manière annexe. Aussi bien entre ces deux romans et *Renée Mauperin* (1864) se tissent des liens inattendus et réels. On s'aperçoit surtout que, pour la thématique, *Renée Mauperin* [sous une forme

⁴⁹ *Ibid.* (18 avril 1865), p. 1155.

⁵⁰ *Ibid.* p. 1156. Et Jules note : « Je vais au mariage de mon ex-ami Louis Passy. [...] Ce garçon, mon envieux depuis le collège, grisé par l'avenir de son mariage, l'argent et l'Institut, m'embrasse avec folie et me jette dans l'oreille : Je t'aime de tout mon cœur. Et il le croit dans le moment » (« Bouquins », t. II (5 mai 1866), pp. 21-22).

⁵¹ Voir éd. cit. (17 décembre 1863), p. 1038.

⁵² *Ibid.* (16-19 octobre 1863), pp. 1019-1020.

⁵³ *Ibid.* (27 juin 1865), p. 1171. Malheureusement ... on devine aussi, en germe, chez ces petites filles des chatteries, des roueries de femmes.

⁵⁴ Ainsi mariage et activité intellectuelle (et la plus haute) sont-ils compatibles (et on peut penser aux Condorcet), mais peut-être ce qui vaut pour un grand scientifique, ne vaut-il pas pour un 'artiste'.

⁵⁵ Éd. cit., t. II (27 octobre 1867), p. 117.

nouvelle c'est encore un roman de mœurs bourgeoises⁵⁶, non plus de la monarchie de Juillet, mais de 1855, du Second Empire] s'oppose à trois autres œuvres, une sorte d'esquisse : *En 18...*, et deux romans achevés : *Charles Demailly*, *Manette Salomon*. Dans ces deux derniers s'affirme l'originalité des Goncourt, 'inventeurs' d'un sujet : l'artiste confronté au mariage.

Renée Mauperin (1864), les bourgeois et le mariage

Sans doute Renée donne-t-elle son nom, son titre au roman, et ses extrêmes réticences face au mariage, apparues au chapitre I dès la scène d'ouverture avec Reverchon (« Si j'avais été homme, il me semble que je n'aurais jamais pensé à me marier... ». Ah ! « nous ne pouvons pas rester garçons nous autres »⁵⁷), qui lui feront refuser toute union, réapparaissent presque à la conclusion, au chapitre LVIII, quand elle est encore pleinement consciente, pas encore défaite par la maladie, dans son ultime vraie conversation avec son père. Mais *Renée Mauperin* c'est aussi l'histoire de plusieurs mariages anciens ou récents, et d'un mariage tout près de se conclure, celui d'Henri, le frère de Renée.

M. Mauperin, exilé politique après l'Empire, rentre en France, en 1822 semble-t-il, dans sa Lorraine natale. Il a trente-cinq ans, et sur les instances réitérées de sa mère il accepte enfin, en 1825 peut-être, de se marier. C'est une union comme on en fait communément en province, qui permet de réunir avantageusement des terres qui se jouxtent. Là nul sentiment. Et il en est de même pour sa jeune épouse qui accepte sans aucun état d'âme cette situation. Naissent deux enfants en 1826 et 1827, Henri et Henriette. M. Mauperin est député, fort engagé dans l'opposition. Survient un nouvel enfant, Renée, en 1835, au grand mécontentement de la mère car la petite fille va entamer la part d'héritage des deux aînées : elle ne songe en effet qu'à leur position future, à leur situation matérielle. Alors -c'est un thème récurrent chez les Goncourt : toute épouse (il est fort peu d'exceptions) amène son mari à abandonner son idéal au profit de la réussite et des satisfactions matérielles- M^{me} Mauperin finit par convaincre son époux de quitter la carrière politique qui rapporte si peu et de se lancer dans les affaires. Mais il cède au fond de son plein gré, car cette paternité tardive, inattendue, l'a ravi⁵⁸ : il adore Renée et veut qu'elle soit riche. Et de fait il devient un très prospère industriel.

Et les Goncourt surprennent le couple Mauperin (il a près de soixante-dix ans, ils sont unis depuis trente ans) dans l'intimité conjugale : c'est une sorte d'*hapax* dans leur œuvre (Charles et Marthe Demailly, Coriolis et Manette, que l'on entraperçoit dans le privé, sont très jeunes ou encore jeunes⁵⁹). « M. et M^{me} Mauperin étaient dans leur chambre » : voilà l'*incipit* du chapitre V. Il est minuit. Le commentaire, amène de prime abord, souligne « la solennité de cette heure intime et conjugale, qui est en même temps le tête-à-tête du mariage et le conseil secret du ménage », mais aussitôt après perce la cruauté : c'était l'« heure de transformation et de magie, à la fois bourgeoise et diabolique [voilà pour nos auteurs deux adjectifs parfaitement accordés] qui rappelle le conte de la femme métamorphosée en chatte ». L'épouse « a contre l'homme les caresses et les coups de griffe ». De fait tout le long dialogue entre eux (il va de la page 82 à la page 84, de la page 87 à 89) marque, chez M^{me} Mauperin, le désir de manœuvrer son époux, de l'amener à servir ses ambitions de mère. Dans cette scène, pas de notations qui dévalorisent M. Mauperin. En revanche M^{me} Mauperin n'est pas épargnée : c'est par avance la sanction de sa médiocrité et de son aveuglement. Elle « se mettait des papillotes devant la glace [...]. Elle était en camisole et en jupon. Sa grosse personne [...] mettait au mur la silhouette fantastique du déshabillé de la cinquantaine, et

⁵⁶ On sait que Charles Demailly (*Les Hommes de lettres* est achevé le 29 janvier 1859) écrit un roman qui s'intitule *La Bourgeoisie* (il compte en un seul volume l'histoire de trois générations), qu'un peu plus tard les deux frères, d'après le *Journal*, songent sérieusement à *La Jeune bourgeoisie* : le projet aboutira à *Renée Mauperin*.

⁵⁷ *Renée Mauperin*, Paris, Garnier-Flammarion, 1990, p. 54.

⁵⁸ Pour le rapport avec *Madame Gervaisais*, voir note 82.

⁵⁹ Au chapitre XLI de *Charles Demailly* on nous décrit la chambre de Marthe chez son mari, mais compte avant tout l'évocation d'un riche et merveilleux écrin. Et les Demailly ont chacun leur chambre.

faisait trembler sur le papier du fond de la chambre une de ces ombres corpulentes que semblent dessiner ensemble, au fond de l'alcôve des vieux ménages, Hoffmann et Daumier »⁶⁰.

M^{me} Mauperin ne semble n'avoir aucune vie personnelle, aucune tentation. Elle a pour la 'raisonnable' Henriette qui s'est vite et bien mariée des sentiments modérés ; elle n'éprouve à peu près rien pour Renée, elle désirerait simplement qu'elle fasse comme son aînée, s'irrite prodigieusement de ses multiples dérobades et voudrait qu'elle rentre dans le moule ; en revanche, elle est dominée face à Henri par un sentiment de maternité quasi aveugle, déraisonnable dans son admiration, passionné, absolu⁶¹. Et elle est obsédée par le désir qu'il fasse un grand mariage. Elle s'irrite même que M. Mauperin n'y travaille pas (cela apparaît dans le chapitre V : « il a vingt-neuf ans ... -Et vous restez là les bras croisés ! »⁶²); aussi prend-elle les choses en main, et, absolument indifférente en matière de religion, se rend auprès de l'abbé Blampoix, personnage bien singulier.

En effet dans une élégante maison de la rue de la Madeleine, l'abbé, désintéressé pour lui-même et plutôt généreux, mais accommodant aux gens riches, « sent[ant] agréablement, le siècle », tient un office de renseignements matrimoniaux, distingué et discret, et dispose d'un fichier admirablement informé, constamment mis à jour. Et, une fois le mariage conclu, il exerce un étonnant pouvoir d'influence dans maints domaines de la vie privée : usant au fond de la science de l'intimité qu'offraient aux prêtres les manuels de confession, il apprend aux jeunes filles et aux jeunes femmes à séduire et à rester séduisantes. Vraiment il étonne ! « Il faut ma chère enfant, disait-il quelquefois, qu'une femme honnête ait un petit parfum de lorette »⁶³, et même il donne son avis sur le moment où il faut ou non faire des enfants. C'est lui qui a uni la fille aînée des Mauperin à Davarande, « un mariage vraiment chrétien »⁶⁴.

Le mariage des Bourjot (des relations des Mauperin, bien plus riches qu'eux et non sans ostentation) permet la conjonction de deux grandes maisons de commerce déjà florissantes. M^{me} Mauperin a environ cinquante ans et M^{me} Bourjot un peu plus de quarante, l'une et l'autre ont accepté le mariage par une sorte de fatalisme résigné, mais la seconde est une jeune femme « singulièrement intelligente, d'un esprit sérieux, formé par des lectures, des études [...] presque viriles [ne peuvent s'empêcher d'ajouter les Goncourt] ». Malheureusement elle découvre au bout de huit jours la nullité intellectuelle, la parfaite mesquinerie du caractère de Bourjot. Or ce qu'elle voulait, c'était « un homme d'avenir, capable d'une de ces fortunes qui couronnent aujourd'hui l'argent [évolution qui répugne aux Goncourt], pouvant, dans les trouées de la société moderne, sauter à un ministère, aux Travaux publics, aux Finances »⁶⁵. Au vrai la situation n'est pas nouvelle dans le roman depuis 1830, même si la nature de la déception est un peu différente pour Mme Bourjot (elle veut très clairement approcher personnellement le pouvoir) que pour ses consœurs⁶⁶, et elle réapparaîtra dans *Madame*

⁶⁰ Les citations de ce paragraphe viennent des pp. 81 et 82 de l'édition citée.

⁶¹ On sait que c'est l'« idolâtrie [...] un peu dégoûtante, presque bestiale » (voilà « la maternité nouvelle du XIX^e siècle ») de leur cousine Augusta pour son fils qui leur inspire le personnage de M^{me} Mauperin (« Bouquins » (5 janvier 1861), t. I, p. 658).

⁶² Éd. cit., p. 87.

⁶³ « Mot superbe ! » remarque justement N. Satiat (éd. cit., « Présentation », p. 30). On peut rappeler cependant que Balzac notait en 1846 (mais c'est l'auteur qui parlait !) : « Se faire courtisane pour son mari, c'est être une femme de génie. [...] Supposez Mme Marneffe vertueuse ! » (*La Cousine Bette* in *La Comédie humaine*, éd. cit., 1977, t. VII, p. 319) et Josépha disait plus crûment à Adeline Hulot : « Le gouvernement devrait créer une école de gymnastique pour les honnêtes femmes ! », *ibid.*, p. 385. Mais Josépha était une petite cantatrice parfaitement vénale. Ici une étape est franchie : parle un abbé prisé, chéri des dévotes !

⁶⁴ Les citations de ce paragraphe viennent des pp. 93 à 95 de l'édition citée.

⁶⁵ (Comme les Passy peut-être ?) Éd. cit., p. 147.

⁶⁶ On peut penser ici au moins, par exemple, à trois héroïnes de Balzac, mais leur désillusion est bien moins rapide, à Julie d'Aiglemont, affrontée à la « nullité profonde », au « mérite factice » de son mari, le colonel (*La Femme de trente ans* in *La Comédie humaine*, éd. cit., 1976, t. II, p. 1071), à Juana, la femme du capitaine Diard dans *Les Marana* (elle constate peu à peu que le jeune officier est par insuffisance personnelle absolument incapable de progresser dans la carrière et du même coup il se venge sur elle de ses échecs) (*ibid.*, 1979, t. X) et à M^{me} de Mortsauif, qui comprend que son mari est trop désarmé intellectuellement pour avoir un rôle politique, non qui la mette en valeur, elle, mais qui assure l'avenir de ses enfants ; de plus M. de Mortsauif est un tyran domestique, puéril et capricieux (*ibid.*, 1978, t. IX). Par ailleurs, si dure pour bien des maris, G. Sand ne semble guère évoquer

*Gervaisais*⁶⁷. Alors commence pour elle une existence morne et terriblement frustrante, à qui la maternité même n'apporte aucune compensation, aucune satisfaction d'amour-propre : sa fille Noémie a en elle « l'instinct d'aimer », mais elle est timide, maladroite, elle « humilie » sa mère, « qui rougit d'elle »⁶⁸. Longtemps préservée de toute liaison par le peu d'attraits que présentent ces dignes savants, ces académiciens chenus qui fréquentent son salon, et longtemps aussi -chose originale- par un certain manque de beauté (elle a trente-quatre ans quand celle-ci s'épanouit), à quarante ans M^{me} Bourjot rencontre Henri Mauperin qui d'abord la séduit physiquement, mais lui plaît encore par ses qualités intellectuelles (toutes celles dont manque son mari) et son ambition. Une passion toute sensuelle, la dévore, et l'asservit absolument à Henri. Délices puis souffrances extrêmes quand il l'abandonne au bout d'un an. Elle est alors prête à avouer son amour par un esclandre public⁶⁹. Cet adultère effectif, au développement si triste, est le seul que l'on rencontre dans les romans des Goncourt jusqu'en 1870⁷⁰.

Henri est le type de certain jeune homme 'moderne' de 1855, sans aucun idéal, peut-être sans cœur, uniquement soucieux de sa carrière future. Il ne s'est lié, depuis le collège qu'aux seuls camarades dont la famille et les relations pourront lui être utiles. Il cache ses vingt ans et sa vie de garçon ne fait aucun bruit. C'est un « jeune vieillard »⁷¹. Il fréquente seulement les cercles, les salons académiques et pensants et s'en fait apprécier, publiant régulièrement de savantes et graves études d'économie politique, de statistique, libéral, doctrinaire mais discrètement religieux et fort apprécié de l'abbé Blampoix, pensant chaque matin à l'Institut et à son futur salon. Pour servir ses ambitions, il a un objectif fondamental : faire un très riche mariage, non pour mener grande vie comme les jouisseurs banals, mais pour disposer grâce à l'argent du levier d'action suprême. Son ami Denoisel, qui, lui, a toute la sympathie des Goncourt, songe aussi, par moments, à un mariage d'argent : il épouserait volontiers une princesse russe richissime (les seules qui se marient à un petit bourgeois désargenté) ; il dépenserait sans compter, se ruinerait au bout d'un an ou deux, abandonnerait sa femme, reviendrait à sa vie d'avant, pour bien montrer qu'il ne tient pas à l'argent. Décidément, comme le disait E. Caramaschi, les Goncourt aiment l'exception⁷².

Si jeune (à vingt-neuf ans) Henri a une science étonnante de l'état réel des fortunes, il connaît tous les pièges tendus aux prétendants par les familles : lui sait à fond, selon l'expression balzacienne, « l'art de prendre des renseignements », art qu'en fait pratiquaient

leurs limites intellectuelles. Charles Bovary est évidemment d'une insigne médiocrité, mais les attentes d'Emma sont bien différentes de celles des personnages (cités) de Balzac, de Sand ou des Goncourt. L'ambition politique (et 'personnelle' de M^{me} Bourjot) pourrait faire penser à celle de la belle M^{me} Grandet dans *Lucien Leuwen* qui a pour son mari quelque considération, fort petite, dans la seule mesure où elle veut faire de lui un ministre. Elle ménage, manœuvre ce riche industriel : il ne serait rien sans elle ; elle le tient au fond pour un sot. L'histoire de M^{me} Grandet n'est pas dans la version, incomplète, du roman, parue sous le titre : *Le Chasseur vert* en 1855. Mais il ne s'agit nullement ici de chercher des sources, uniquement d'esquisser des réseaux thématiques (pour M^{me} Grandet voir in *Œuvres romanesques complètes*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2007, t. II, à partir de la p. 444 et jusqu'à la fin).

⁶⁷ Elle se rappelle ces « années grises » auprès de cet homme « qui était nul, d'une de ces nullités que certains hauts fonctionnaires, sortis de leur bureau et de la société, trahissent et semblent débrider au foyer conjugal ». De plus au bout de quelques années, il devint jaloux de la supériorité de sa femme « avec une basse envie » [on pense à Diard et à M. de Mortsau] (*Madame Gervaisais*, Paris, Gallimard, « Folio », 1982, chapitre XXXII, p. 135).

⁶⁸ Éd. cit., p. 138. M^{me} Gervaisais, elle, ne sera sauvée du naufrage que par la naissance de Pierre-Charles.

⁶⁹ La duchesse de Langeais fait, ostensiblement, stationner sa voiture devant la porte du marquis de Montrivaud (in *La Comédie humaine*, éd. cit., t. V).

⁷⁰ Mais il y a, un an après *Renée Mauperin*, dans leur pièce *Henriette Maréchal* (1865) des similitudes entre la passion de M^{me} Bourjot pour Henri et celle de Louise Maréchal pour Paul de Bréville. Cependant, ce dernier est un tout jeune homme de dix-sept ans (un Chérubin), sincère et sans une once de cynisme. Henriette est la rivale de sa mère (à leur insu à toutes deux) ; quand M^{me} Maréchal l'apprend elle est prête, spontanément, à s'effacer devant Henriette. Dans les deux œuvres la jeune fille, pure et de haute qualité morale, mourra, Renée de maladie, 'tuée' par son frère et par elle-même, Henriette, par accident, d'un coup de pistolet tiré par son père.

⁷¹ P.-J. Dufief, article cité in *Les Goncourt moralistes*, éd. cit., p. 147. Déjà était évoqué au chapitre XX de *Charles Demailly* « l'enfant vieillard » (*ibid.*, p. 148).

⁷² Voir plus loin note 75.

assez imparfaitement les personnages de *La Comédie humaine*⁷³. Tout cela il l'explique très clairement, très crûment, à sa mère, et, signe des temps et de l'universel envahissement du matérialisme, elle se montre presque admirative. Soudain, un soir, M^{me} Bourjot comprend qu'il est 'amoureux' de sa fille. Cette trahison l'écrase. Elle l'attend le lendemain. Il ne donne pas signe de vie pendant huit jours. C'est elle qui finit par rendre les armes. Et même -moyen de faire encore un peu partie de sa vie- elle se résigne à lui donner Noémie. De plus il lui faut convaincre M. Bourjot que rebute d'abord la fortune modeste du jeune homme mais qui consent à condition qu'il se trouve un titre de noblesse. Henri a été si froid, psychologiquement si calculateur, maître-roué, une sorte de Valmont, dans sa relation avec M^{me} Bourjot ! L'héritier des Mauperin, désormais M. de Villacourt⁷⁴, est donc sauf imprévu superbement arrivé à ses fins.

Henriette Mauperin, M^{me} Davarande, et sa sœur Renée semblent représenter dans le roman les deux types de la jeune fille de ces années 1855-1860 qu'évoquait déjà *La Révolution dans les mœurs*⁷⁵. Henriette est l'exemple même de celles qui dès l'adolescence mettent toute leur énergie à être convenables, à ne présenter aucune aspérité à leur famille, à leurs relations. Comme bien d'autres⁷⁶, « elle avait pris le premier homme « bien » qu'on lui présentait. [...] c'était une position qu'elle épousait »⁷⁷. Elle se guide uniquement d'après le respect humain et les usages du monde (elle lui emprunte tout ; mais n'est-ce pas ainsi au fond qu'agissait une jeune femme d'un tout autre milieu, dans le monde qui était le sien, Marthe Mance-Demilly ?). « Le bon genre était sa règle et sa foi ». D'ailleurs « M^{me} Davarande était pieuse : Dieu lui semblait chic » [!]. « Elle ne se serait pas crue mariée, si elle avait été mariée par un autre que l'abbé Blampoix »⁷⁸. Henriette est en fait « si impersonnelle », remarque S. Adjalian-Champeau, « qu'à la fin du roman, elle est même privée de son identité et n'est plus que 'la sœur de Renée' »⁷⁹. Ses jeunes amies (délicates, jolies, si élégantes, elles incarnent la Parisienne) vont aux mariages comme à un spectacle (une de leurs grandes préoccupations est de faire retenir les chaises bien placées) et ne jugent en tout que sur les revenus du mari. « Quinze mille livres », c'est « affreux ! » ; est-ce avec une telle somme qu'on peut « changer

⁷³ Dans le *Code des gens honnêtes* (qui dans sa forme initiale date de 1825), où l'on sait que Balzac mit largement la main, on lit : « § 14 / Vous mariez votre fille à un honnête homme. / Il vous a juré n'avoir pas un sou de dette. / Quinze jours après le mariage la dot est mangée. / D'où cet aphorisme : mères ne soyez pas trop empressées de marier vos filles. / Un jour nous publierons l'art de prendre des renseignements » (in *Œuvres diverses*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1996, t. II, p. 187). Balzac lui-même ne réalisa pas le projet. Henri est par exemple l'opposé même de Léon Debay, l'un des personnages d'Edmond About dans « Les Jumeaux de l'hôtel Corneille » (in *Les Mariages de Paris*, Paris, Hachette, 1856) qui, sachant que le meilleur moyen d'arriver est de faire un beau mariage, prend le nom de de Baÿ, consacre les cinquante mille francs de son héritage à mener grande vie pour conquérir une héritière. De fait, presque à bout de ressources, il fait enfin un mariage, d'amour, avec la délicieuse Dorothée de Stock et découvre au lendemain de la noce que le père s'appelle Stock et ne possède pour tout bien que vingt mille francs de dettes.

⁷⁴ Cette manipulation ne choque ni M^{me} Mauperin ni M^{me} Davarande (celle-ci ne signe-t-elle pas 'd'Avarande ?) ; seuls M. Mauperin (voir chapitre XXV, éd. cit., p. 168), et Renée, en sont humiliés et blessés (et on sait combien les deux frères sont touchés que leur nom, « cette propriété, sacrée et sainte entre toutes » leur soit « volée » (*Journal*, « Bouquins » (8 avril 1860), t. I, p. 550). Dans *Lucien Leuwen* (dans la version intitulée *Le Chasseur vert* parue en 1855 [voir notre 64]) M^{me} de Serpierre, à Nancy, en 1836, navrée que le nom de Lucien soit si bourgeois et parlant à une de ses amies, lui dit : « Pourquoi n'a-t-il pas pris le nom du village où il est né en guise de nom de terre, comme font tous ses pareils ? » (éd. cit., p. 825). Or M^{me} de Serpierre est fort imbue de ses origines. Pourquoi des bourgeois auraient-ils des scrupules ?

⁷⁵ Mais E. Caramaschi remarque : « comment une jeune fille [Renée] assez femme pour être susceptible de toutes les grâces, mais à la fois assez 'homme' pour que ces contempteurs de la femme puissent lui trouver les qualités qu'ils réservent naïvement à leur sexe, pourrait-elle devenir le type de la jeune fille de leur temps ? [...] c'est bien l'exception que les Goncourt ont aimée chez leur héroïne » (*op. cit.*, p. 186).

⁷⁶ Mais on ne saurait oublier Noémie, sans doute conventionnelle et convenable, mais qui veut à toute force épouser Henri parce qu'elle l'aime.

⁷⁷ « Le mariage pour elle était la voiture, les diamants, la livrée, les invitations, les connaissances, la promenade au Bois » (éd. cit., p. 157).

⁷⁸ La petite cousine des Goncourt, mariée par les prêtres (*Journal*, « Bouquins » (7 juin 1860), t. I, p. 572), « est le type de la fausse distinction, de la distinction de condition sociale, [...] Elle est la femme de ce qui est reconnu bon genre, de ce que dans le faux bon monde, on appelle le chic. [...] Un mariage qui lui donnât voiture et un homme habillé par Alfred, voilà tout son rêve » (*ibid.*, p. 577). « La religion c'est pour elle comme une bonne façon de robe » (*ibid.* (17 juin 1862), p. 828).

⁷⁹ Renée Mauperin in *Œuvres narratives complètes*, tome V, éd. cit., « Introduction », p. 39.

ses bijoux de monture »⁸⁰ ? On ignore tout de la vertu de ces chères amies, juste entraperçues. Elle, en tout cas (il y a ainsi « quelques femmes à Paris »), « était vertueuse absolument » sans « effort, ni mérite ni conscience », sans « cœur pour rêver », sans « esprit pour s'ennuyer », « honnête comme le marbre est froid ». De plus les mondanités l'épuisaient. Elle ressemblait à ces écuyères, à ces danseuses de cordes « dont le tempérament se perd dans la fatigue des exercices »⁸¹. Peut-on même imaginer qu'elle connaîtra un jour le sort de M^{me} Bourjot ?

Renée a vingt ans quand débute le roman. Le jeune homme avec qui elle se baigne dans la Seine, Reverchon (au chapitre I), un très présentable fiancé, mais si conventionnel, sera aussitôt après rebuté, comme tant d'autres déjà. D'où les commentaires acerbes de M^{me} à M. Mauperin lors de leur conversation nocturne du chapitre V, sur les constantes railleries de Renée guettant sans faiblir les ridicules de tout prétendant, et cela sans jamais tenter de se cacher. Oui, elle est impitoyable mais si drôle, voilà l'avis de M. Mauperin, avec qui depuis l'enfance elle a un lien fusionnel, et qui au fond n'a guère envie de la perdre. Apparaît ici cette relation privilégiée entre père et fille que l'on retrouvera encore dans *Madame Gervaisais*⁸², et dont on aura dans *Germinie Lacerteux* la version négative : M. de Varandeuil, par un égoïsme exacerbé, refuse même l'idée que sa fille ne lui soit pas à jamais uniquement dévouée et lui interdit toute fréquentation masculine⁸³.

En fait pour Denoïsel, le camarade, le vrai 'grand frère' de Renée, le temps est passé de l'ingénue, de « la demoiselle à marier de l'ancien Gymnase ». À la jeune fille moderne, on demande, pour plaire, dit-il à Henri, « des impressions, des expressions personnelles », de la répartie ; elle « peut parler » et « doit parler de tout », « tenue de jouer [...] l'intelligence originale » et de briller en société, comme Renée, en respectant des limites implicitement codifiées et le 'rien de trop' (ce que ne précise pas Denoïsel, mais ce qu'a saisi Renée ; elle disait à Reverchon : « il ne faut pas que ça dépasse une certaine petite moyenne »⁸⁴). Or, le lecteur le comprend, par désintéret pour Renée, M^{me} Mauperin ne lui a rien inculqué de tout cela, ce qu'elle aurait dû, puisque son désir le plus vif était qu'elle fût 'normale'. Elle l'a laissé aux mains de son père, et Denoïsel le constate, sans critiquer ouvertement M. Mauperin qu'il aime, qui fut son second père : « à toutes ces émancipations » il a ajouté « l'encouragement de sa faiblesse et de son adoration ». Il a « laissé sa fille prendre peu à peu ces qualités d'homme dans lesquelles il retrouve avec orgueil la tournure de son cœur »⁸⁵. Denoïsel ne critique pas non plus Renée pour qui son affection est profonde : il l'accepte comme elle est, la voudrait mariée ... et heureuse, même s'il croit la chose difficile.

Renée confie à Denoïsel qu'elle a été tentée de se marier, tentée par deux millions, pour faire plaisir à son père, au fond assez inquiet de son avenir, et durant sa maladie elle avoue à ce père chéri qu'elle a été par lui trop intimement et constamment comprise, trop heureuse à ses côtés, pour désirer autre chose. Mais peut-être, si elle avait été traitée différemment, aurait-elle voulu comme tant d'autres échapper au joug par une union quelconque. Elle ajoute, il est vrai : « J'aurais voulu être aimée, j'aurais mis dans le mariage le rêve qu'on y met. [...] j'ai

⁸⁰ Ces trois dernières citations se trouvent tour à tour dans l'édition citée pp. 157, 158 et 160.

⁸¹ *Ibid.*, p. 158.

⁸² À Rome M^{me} Gervaisais reçoit enfin un petit portrait d'elle qu'elle avait oublié à Paris. Son père l'avait fait faire et elle se rappelle alors plus intensément cet homme chéri. Il avait été conventionnel, il gardait sa foi politique (comme M. Mauperin) et travaillait avec sa fille à ses Mémoires (mais M. Mauperin, lui, n'était pas un intellectuel). « Elle retrouvait le charme intelligent, indépendant et libre de cette vie de garçon et d'étudiant, doux ménage de père et de fille, unis des deux bouts de l'âge [mais plus encore que Renée et son père puisque la mère de Mme Gervaisais est absente] ». « Elle repassait [...] tout ce grave bonheur à côté [...] de l'ancien homme de sang, humanisé [...] par la paternité d'amoureux et de grand-père du vieillard, auquel était arrivé la joie soudaine d'une fille inespérée de ses soixante ans » [M. Mauperin, lui, est né en 1787 et Renée en 1835] (*Madame Gervaisais*, éd. cit., chapitre XXXI, p. 134).

⁸³ Et c'est l'occasion pour les romanciers, après maints autres, de tracer un portrait -original- de la vieille fille ... d'une « étrange vieille fille », à jamais marquée par les souffrances de la révolution, animée pour ceux qu'elle aime d'une vraie bonté et d'un immense dévouement mais à qui manque une qualité : le « pardon » (*Germinie Lacerteux*, Paris, Garnier-Flammariion, 1990, p. 81).

⁸⁴ Éd. cit., chapitre I, p. 53.

⁸⁵ Les citations de ce paragraphe viennent des pp. 78-79 de l'édition citée.

eu mes idées comme tout le monde [...] ... des jours de vague »⁸⁶. Mais elle n'a jamais été capable de s'intéresser sérieusement à un homme. Question de complexion ? En tout cas de sa fenêtre de mourante elle regarde avec une émotion intense une jeune villageoise démaillottant son petit enfant et jouant avec lui. Sans doute Renée est-elle une « héroïne énigmatique dont le cœur est en grande partie dans l'ombre comme le visage, dont les véritables sentiments ne sont pas toujours clairs »⁸⁷, mais ne peut-on se risquer à imaginer ses secrètes aspirations ? Elle aurait aimé rencontrer quelqu'un qui ait de la force de caractère tout en acceptant la sienne, pour qu'il y ait dans leur couple une sorte d'équilibre des pouvoirs (aussi rejette-t-elle un quatorzième prétendant parce qu'elle le devine, il accepterait d'emblée de lui être soumis), un homme qui ait des opinions personnelles, libres (« pas de jeunes gens à citations »⁸⁸), non pas soumises à la tyrannie de l'opinion et qui refuse les bas arrangements intéressés⁸⁹. Aussi bien Renée devait-elle rester au seuil du mariage pour ne pas tomber au pot-au-feu bourgeois et à l'obsession de la Caisse d'Épargne, elle devait rester « un être préservé, éternellement jeune, qui refuse de grandir »⁹⁰.

Ce sens de la droiture, de l'honneur, de la fidélité à ce que l'on est, lui inspire donc soudain une sorte de répulsion, âpre, encolérée, vindicative, pour Henri quand elle découvre sa liaison avec la mère de Noémie qu'il veut épouser -ce double jeu lui paraît une sorte d'infamie- et que, reniant le nom de son père, il usurpe un titre nobiliaire (elle le supplie même à genoux d'abandonner ce projet ; il lui répond par une colère blanche, effrayante). Cette absolue, et noble intransigeance (vraiment noble) va entraîner la catastrophe : la mort violente d'Henri (il n'épousera pas Noémie), son propre dépérissement⁹¹, sa disparition, touchants, bouleversants, et le désespoir de ses parents réduits de pays en pays à une errance hagarde, admirable et sinistre fin ⁹².

*

Après Balzac, si longtemps en butte à la critique mais dont la faveur ne cessait de grandir depuis 1855, après *Madame Bovary* paru en 1857 et *Fanny* d'E. Feydeau (1858), les Goncourt parlent eux aussi de l'adultère, essentiel pour Balzac depuis la *Physiologie du mariage*, central dans le roman de leur ami Flaubert et dans *Fanny*, mais ils en parlent assez rapidement. En fait ils ont réussi à se distinguer, en inventant des points de vue (ce ne sont pas les romanciers qui nous dévoilent, dans une intervention d'auteurs, la savante habileté politique d'Henri envers M^{me} Bourjot ; ils nous livrent, avec plus de naturel, le discours intérieur d'Henri, enivré de son adresse et faisant son propre éloge)⁹³, en osant des scènes neuves (la baignade de Renée à l'ouverture du roman avec Reverchon) ou renouvelées. Dans le roman jusqu'après 1850, les bienséances, des règles implicites, n'autorisent pas à entrer dans l'intimité des couples. On s'arrête au seuil de la chambre à coucher. Feydeau avait levé le tabou dans une scène érotique de *Fanny*⁹⁴. Les Goncourt, eux nous font entrer dans celle des Mauperin, ces vieux et chastes

⁸⁶ *Ibid.*, p. 247.

⁸⁷ S. Adjalian-Champeau in *Œuvres narratives complètes*, tome V, éd. cit., « Introduction », p. 87.

⁸⁸ Éd. cit. (Paris, Garnier-Flammarion, 1990), p. 51.

⁸⁹ Sans doute, dans une de ses conversations avec Denoïsel, elle lui dit : « Si on voulait vous faire vivre pour toute la vie [...] avec un homme qui [...] ne vous semblerait pas poétique, là pas poétique pour un sou ... mais qui, en même temps, rachèterait tout ce qui lui manquerait de tous les autres côtés, par une bonté comme on n'en voit pas... » (éd. cit., p. 179). Elle semblerait même prête à passer sur des défauts physiques. Mais tout ce dialogue reste absolument énigmatique.

⁹⁰ S. Adjalian-Champeau in *Œuvres narratives complètes*, tome V, éd. cit., « Introduction », p. 104. Plus loin S. Adjalian-Champeau cite J. Borie dans *Archéologie de la modernité* : « Si Renée avait vécu, elle aurait risqué de se faire à ce monde, [...] de choisir l'adaptation au monde social plutôt que la défense de son intégrité » (*ibid.*, p. 134).

⁹¹ C'est Renée qui a envoyé au dernier Villacourt (qu'on croyait disparu) le numéro du *Moniteur* annonçant la reprise du titre par Henri ; d'où le duel où il est tué. « Son remords » n'est « pas véritablement explicite mais seulement somatisé par la maladie et la mort » (S. Adjalian-Champeau qui cite en note *L'Héroïne goncourtiennne. Entre hystérie et dissidence* de B. Giraud in *Œuvres narratives complètes*, tome V, éd. cit., « Introduction », p. 87).

⁹² De plus leur fille Henriette, qui avait sacrifié la maternité à la vie mondaine, est morte en couches.

⁹³ Voir éd. cit., chapitre XXIV, p. 166.

⁹⁴ Elle avait notamment fait le très grand succès de son livre. Au chapitre LXII du roman, Roger, l'amant jaloux du mari et qui a cru pendant quelque temps que sa maîtresse (comme elle l'affirmait) n'avait aucun rapport sexuel avec son époux, finit, posté sur

époux, voir, entendre au naturel paroles et postures. Ils ont su camper des individualités originales ou des types vraiment contemporains. On se rappelle les figures d'écclésiastiques fort 'troubles' chez Stendhal, toute cette clique du séminaire de Besançon (*Le Rouge et le Noir*), chez Balzac, notamment, entre autres, l'abbé Troubert du *Curé de Tours*, ou chez Sue (notamment Rodin, le jésuite du *Juif errant*) ; en s'inspirant de la réalité, en se souvenant aussi de La Bruyère⁹⁵, nos deux auteurs créent avec l'abbé Blampoix un type romanesque, fort réussi, jusqu'alors inconnu semble-t-il. Sans doute depuis les études fondatrices de R. Ricatte nul ne peut ignorer qu'il y a de nettes filiations entre les protagonistes des deux frères et ceux de Balzac. Alors Henri, un Rastignac ? il est vrai qu'Eugène, à vingt et un ans (*La Maison Nucingen*), ne croit plus à aucune vertu et s'arme d'égoïsme de pied en cap. Mais Henri a-t-il été à dix-neuf ou vingt ans bouleversé par quelque profonde détresse, comme Eugène par celle du père Goriot ? On dirait qu'au sortir même du collège il avait déjà perdu le « velouté de la conscience »⁹⁶. Eugène épousera lui aussi la fille de sa maîtresse mais ... à la quarantaine, après vingt ans de loyaux services auprès de Delphine⁹⁷. Henri, un Rubempré froid ? Oui Lucien est prêt à tout pour épouser Clotilde de Grandlieu, pour faire un grand mariage aristocratique mais où la richesse, réelle, compte moins que le nom. Oui la grande affaire pour Lucien est d'avoir un nom noble, mais ce nom il croit y avoir droit⁹⁸ ; Henri commet une usurpation délibérée. Henri, cet être de glace, est passionnément aimé par Laure Bourjot (elle rappelle M^{me} de Sérisy et son fol amour pour le héros de *Splendeurs et misères des courtisanes*) et Lucien, bien qu'il ait 'vraiment' aimé Coralie puis Esther, est froid lui aussi, superlativement égoïste et cynique, notamment à l'égard d'Esther. Mais Henri n'est pas un provincial et il est d'emblée, lui, de plain-pied, avec la société parisienne. Mais Henri, prodigieusement maître de lui-même, n'a pas besoin de mentor. Il a un caractère détestable, mais il a du caractère. Lucien n'en a aucun. Surtout Lucien est d'abord un poète -d'un réel talent- (Henri n'écrira sans doute jamais que de pesants traités), un homme d'imagination, d'emportements. Henri est, dès l'adolescence, en tout, avant tout, un calculateur⁹⁹. S. Adjalian-Champeau le rapproche justement d'un héros tardif, un peu moins connu, de Balzac (*Les Petits bourgeois*¹⁰⁰), Théodore de la Peyrade, un Tartuffe humanitaire, et rappelle qu'il appartient au genre des « positifs » qu'avait définis l'auteur de *Madame Firmiani* dès 1832¹⁰¹. « Les Positifs expliquent tout par des chiffres, par des rentes ou par les biens au soleil, un mot de leur lexique », écrivait Balzac. Mais il notait aussi : « le Positif » est un « homme gros et rond, presque toujours vêtu de noir »¹⁰². Trente ans après le « positif » est tout jeune, pimpant, svelte, ingambe. Henri Mauperin est vraiment un type nouveau. Évidemment Renée ressemble à maintes héroïnes depuis Rousseau jusqu'à Balzac et G. Sand, qui vivent dans leur cœur et dans leur corps la contradiction entre le naturel et la normalité sociale, mais il y a dans son aventure, dans son caractère tant d'inexpliqué (d'inexplicable peut-être) ! Son portrait par moments précis et plein d'acuité, relève très souvent de l'esquisse, du *non finito*. Réellement, intensément présente, et en même temps insaisissable, elle a quelque chose de si singulier.

le balcon de leur chambre, et à travers la fenêtre entrouverte, par guetter le mari et la femme. Ce qu'il voit, en fureur, est terriblement explicite et l'épouse est manifestement plus que consentante.

⁹⁵ On sait en effet par le *Journal* qu'ils songent à l'abbé Carron, « type du prêtre proxénète de belles dots » (« Bouquins » (mars 1859), t. I, p. 442). F. Gevrey le rappelle, La Bruyère était pour eux l'écrivain par excellence, et ils se souviennent du chapitre « De la Chaire » (*Les Caractères*) (« La Bruyère moraliste : un modèle pour les Goncourt » in *Les Goncourt moralistes*, éd. cit., pp. 35-40).

⁹⁶ Selon les termes employés par M. Benassis dans *Le Médecin de campagne* (in *La Comédie humaine*, éd. cit., t. IX, p. 545).

⁹⁷ Et pour Rastignac la mère n'a jamais été un moyen d'arriver à la fille.

⁹⁸ Il veut ne plus être Chardon mais de Rubempré ; mais il s'agit pour lui de se voir autorisé à reprendre le nom de sa mère.

⁹⁹ Henri (!) de Marsay, si intelligent, l'homme fort et froid par excellence, qui ne croit en aucune façon à l'amour (et pour cela Balzac ne l'aime guère) a eu dans sa jeunesse une folle passion pour la fille aux yeux d'or.

¹⁰⁰ Le roman est inachevé et publié après la mort du romancier, en 1854 et 1856.

¹⁰¹ Renée Mauperin in *Œuvres narratives complètes*, tome V, éd. cit., « Introduction », pp. 55 puis 41.

¹⁰² *Madame Firmiani* (in *La Comédie humaine*, éd. cit., t. II, pp. 143 et 142).

En 18... (1851), Charles Demailly (1860 et 1868)¹⁰³, Manette Salomon (1867) : les amateurs, les artistes et le mariage

En 18... et Charles Demailly

Dès le premier roman des deux frères, *En 18...*, la question du mariage est envisagée mais en creux pourrait-on dire ; leur second roman, *Charles Demailly*, veut présenter, lui, une « contre-enquête », avec « plaidoiries contradictoires » sur la situation réelle des maris, souvent malheureuse¹⁰⁴. Le protagoniste d'*En 18...* Charles (c'est déjà le prénom de Demailly) est, chose banale, poussé à prendre femme par son oncle, dont il est l'héritier. Tout en affirmant qu'on a peut-être trop raillé le mariage, il s'y refuse résolument : il veut attendre dix ans. Il a vingt-cinq ans, et l'on retrouve ici les chiffres mentionnés dans *La Révolution dans les mœurs*. Il s'est toujours contenté d'amours passagères et vénales, il ne s'est jamais lié. Mais voici qu'il tombe amoureux... et de deux femmes à la fois. L'une d'elles, elle a semblé-t-il vingt-cinq ans peut-être ou un peu plus, lui avoue -cette fois c'est remarquable- et dans une lettre (nouveau comportement étonnant, car les femmes bien entendues n'écrivent pas) qu'elle eut plusieurs amours, non platoniques, qu'aucun de ses amants n'eut avec elle de lien affectif et intellectuel sérieux, qu'elle l'aime, qu'elle l'a choisi pour son amour et ses qualités bien éprouvées, et lui propose une union libre, un engagement définitif et secret, mais hors de tout cadre juridique officiel, et, s'il consent, de se donner aussitôt à lui. Or il découvre peu après, par une lettre qui ne lui était pas adressée, que cette fille d'illustre diplomate est une ... espionne. Le contenu de cette lettre on l'ignore. On ne nous met sous les yeux que des points de suspension. Sans doute « la lettre de Mme de Maintenon citée dans le chapitre XIV [où la prude dame semble en fait d'amour se révéler plutôt vénale] fait signe au lecteur en lui suggérant la fausseté des femmes et frappe de suspicion les lettres envoyées à Charles par Mme de Riedmassen¹⁰⁵ ». Certes, mais (on entre ici dans le domaine des spéculations) pour quoi Herta aurait-elle voulu manipuler Charles, quelles informations pouvait-elle attendre de ce personnage insignifiant socialement et politiquement ? pour quoi n'aurait-elle pas été sincère ? Or il croit d'emblée, aveuglément, le contraire, et sans du tout vérifier. Quant à ses amours avec Nifa elles restent nébuleuses, et il l'abandonne soudain parce qu'il a découvert ... qu'elle posait nue, qu'elle était un modèle ! On ne comprend guère. En fait « il est évident que le héros n'a aucune réalité profonde »¹⁰⁶, et ses ruptures, son désenchantement viennent moins des fautes ou des erreurs de ses maîtresses que de son refus de l'attachement, de sa méfiance ancrée, radicale à l'égard de la femme. En tout cas il ne se lia pas avec Herta (malgré la beauté et la hardiesse de sa proposition) ; or là était peut-être la vraie solution, non l'abandon au mariage conventionnel mais l'invention d'une nouvelle union. Et il finit par une sorte de « suicide » (c'est le titre de la dernière séquence, fort énigmatique) : il semble avoir abandonné tout intérêt pour les humains, or il n'est pas un créateur, et ne vibre plus que pour des objets ou des minéraux rares. N'a-t-il pas perdu sa vie ? Aussi bien, « sous l'ironie de l'hyperbole [à travers le terme de suicide] se lit la pensée des deux célibataires : que la femme est pour un grand esprit [ce que n'est pas Charles, loin de là] le monstre destructeur, appelé à miner toute espèce de talent »¹⁰⁷.

Charles Demailly est un peu le frère du Charles d'*En 18...* (et des Goncourt peut-être). Comme lui il est à peu près indifférent, semble-t-il, à la politique du jour, et fort critique de ces jeunes ambitieux qui veulent, à toute force, participer un jour au pouvoir, mais il est socialement moins anticonformiste : pour lui compte vraiment le respect humain. Et il oscille, un peu au hasard, du matérialisme au spiritualisme. Comme le héros d'*En 18...*, il a un

¹⁰³ L'ouvrage paraît sous le titre *Les Hommes de lettres* en 1860 ; il est republié à l'identique (à très peu près : voir à ce sujet note 106) sous celui de *Charles Demailly*. Il semble normal d'en traiter juste après *En 18...*

¹⁰⁴ *Charles Demailly*, éd. cit., p. 243.

¹⁰⁵ J.-L. Cabanès (« Présentation » de *En 18...* in *Œuvres narratives complètes*, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 20).

¹⁰⁶ R. Ricatte, *La Création romanesque chez les Goncourt 1851-1870*, Paris, Armand Colin, 1953, p. 68.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 69.

désintéressé constant pour tout amour de sentiment, une conception quasi hygiénique des rapports physiques avec les femmes (il voit sa maîtresse avec régularité tant d'heures chaque semaine). Dans le groupe de journalistes et d'écrivains qu'il fréquente, on parle volontiers, et longuement, de femmes, d'amour et de mariage (le grand débat chez la Crécy -chapitre XXXVI- occupe les pages 190 à 199). On cherche à définir l'amour et fustigent les paradoxes (Charles quant à lui avoue qu'il a une fois 'aimé', à l'adolescence, d'un amour intense et sans objet). Seul l'un des convives défend le mariage, mais comme une fin : on a plus de trente ans, autour de soi les choses et les gens s'effacent ; on comprend qu'une famille et des enfants sont le seul point d'ancrage. Les autres raillent, notamment Rémonville et Demailly. Ils sont d'abord hommes de lettres. Les autres, les hommes, les femmes, sont avant tout pour eux de futurs sujets de leur œuvre à venir. « D'autres disent : Voilà une femme ! Nous disons voilà un roman ! [...] Dans un baiser nous cherchons une nouvelle, [...] dans les pleurs d'une femme, les pleurs d'un public »¹⁰⁸. Leurs enfants ce sont leurs ouvrages, et la paternité, si accaparante, n'est pas pour eux¹⁰⁹. Toute la première partie du roman, une bonne moitié, est quasi exclusivement consacrée à l'évocation du monde des hommes de plume, aux projets de Charles, à son roman, si tièdement reçu, à sa déception, assumée mais cruelle. De plus il perd son oncle de province. Sa peine est réelle, et c'est son dernier parent. Il se dit qu'il est désormais vraiment seul dans la vie. Il en ressent le vide, et c'est alors, sans qu'il établisse consciemment une corrélation entre les faits, mais il y a néanmoins coïncidence, qu'il s'attache à Marthe.

Il la voit pour la première fois au théâtre, lieu de sociabilité banale, mais non parmi les spectatrices ; ennuyé par la pièce, il est soudain attiré par une jeune inconnue qui entre en scène, dans un rôle d'ingénue. Les circonstances sont communes, mais en fait symboliques, puisque le lecteur découvrira au bout du compte que les sentiments de Marthe pour Charles ont toujours été factices et de l'ordre de la comédie. On devine aussi à la lecture, on comprendra mieux plus tard, que dans la scène du bal où Charles un peu plus tard rencontre Marthe, l'attitude de la jeune femme, si délicate et retenue, fut en fait savamment composée : elle jouait encore les ingénues se laissant peu à peu gagner par la séduction, malgré ses principes et son respect filial (d'ailleurs cette scène -chapitre XXXIX- s'achève sur cette réplique : « Ma mère doit être inquiète ... Voulez-vous me donner le bras, monsieur Demailly ? »¹¹⁰). Plus avant, les auteurs consacrent une page entière au portrait de Marthe, notant ses attitudes, ses jeux de physionomie et concluent ainsi : « Telle était cette créature séduisante, cette femme qui était un type, l'incarnation d'un âge de son sexe et d'un rôle de son temps : cette comédienne qui unissait et réalisait en elle tous les dons, tous les charmes, tous les caractères et toutes les invraisemblances de la fille à marier de notre comédie moderne : L'Ingénue »¹¹¹. Elle n'est pas une individualité singulière, pas une personne, mais un emploi de théâtre.

Le narrateur intervient clairement pour dire que Charles s'intéresse d'abord à Marthe parce qu'elle lui présente vivant le personnage de la pièce qu'il écrit. C'est donc un amour de tête, qui de toute façon ne s'adresse pas à la Marthe réelle. Puis il s'aperçoit qu'il est vraiment

¹⁰⁸ Charles Demailly, éd. cit., p. 199.

¹⁰⁹ On sait que Rémonville est Saint-Victor et par le *Journal* que Saint-Victor eut pour son fils, né de ses amours avec Lia Félix, une véritable adoration. Rémonville dira plus tard à Charles, dont le mariage sombre : « il ne te reste plus qu'une chose à demander à Dieu : c'est de ne pas bénir ton union ? –Comment ? –Oui, pas d'enfants ... nous autres, ce n'est pas notre affaire à nous autres, vois-tu ! Tout au plus si nous pouvons nous permettre les perroquets » (*ibid.*, p. 242).

¹¹⁰ Charles Demailly, éd. cit., p. 210.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 218. Et plus tard, une fois mariée, « une pièce, une petite pièce en un acte allait avoir sur Marthe une [importante] influence. On donna en ce temps au Gymnase *Le Démon du foyer*. Marthe trouva charmant le personnage qu'elle y faisait. C'était un rôle de jeune femme, riant de l'amour, et pour laquelle un mari mourait sans qu'elle l'aimât. Ce rôle, cette pièce éveillèrent les coquetteries qui sommeillaient dans le cœur de Marthe, et hâtèrent son ambition d'être un petit démon » (*ibid.*, pp. 257-258). J.-D. Wagneur et F. Cestor font remarquer que les Goncourt donnent ici un résumé assez [disons même : fort] inexact de la pièce de G. Sand (représentée en 1852) « mais il y a bien sûr un effet de mise en abyme du roman » (éd. cit., note 1 de la page 418).

épris. Sa sensualité discrète, la modestie de ses attitudes et de ses goûts, son désintéressement, l'attachent. On ne sait rien du rôle de la mère de Marthe¹¹², de leurs relations, de leurs échanges à tous deux. En tout cas, au chapitre XXXIX, assez long (pp. 204-210), celui du bal, succède abruptement dans l'édition de 1868 (le lecteur découvre un blanc dans le récit) un chapitre de trois lignes : « Trois mois après ce bal, *Le Scandale* publiait sans commentaires [comme si ses féroces journalistes étaient désarmés, comme si le 'scandale' se suffisait à lui-même], la lettre de faire-part de M. Charles Demailly avec Mlle Marthe Mance »¹¹³. Ce choix heureux et tardif de l'ellipse narrative¹¹⁴ (au vrai, tout bien considéré, l'affaire est inénarrable) dit que Charles fut charmé, envoûté, grisé, absent à lui-même, dépossédé.

Le bonheur sensuel de Charles (et de Marthe semble-t-il), l'entente sentimentale et affective entre eux sont réels et durent plusieurs mois. Physiquement Marthe le séduit par ce qu'elle a de mignon, d'enfantin, de mutin. Ses ignorances mêmes lui plaisent, lui qui fait si peu crédit aux capacités de la femme. Extravertie et spontanée, elle semble entièrement tournée vers son mari. En fait elle est avant tout préoccupée d'elle-même : le révèle un incident que Charles traite avec une désinvolture naïve, et pourtant ... En effet elle dort chaque nuit avec un petit miroir caché sous son oreiller. Un matin il le découvre. Il le prend, ils se le disputent. Il se brise. Pour elle, ce verre cassé c'est un mauvais présage¹¹⁵. En fait, avec le miroir apparaît une certaine vérité de Marthe. Là est peut-être pour leur couple le vrai malheur.

Marthe est d'abord l'auditrice privilégiée des travaux de Charles. Elle est flattée de sa bonne réputation, et quand arrive la première critique, négative, de Nachette, il devine, à juste titre, qu'elle est touchée non dans son cœur mais dans sa vanité de femme mariée, attentive à sa position, et les Goncourt nous découvrent qu'au fond jusqu'alors, sans bien s'en rendre compte, elle n'avait guère de réelle considération pour lui. Au fond Charles ne s'étonne pas que Marthe, une femme !, ne puisse saisir la teneur et les intentions de ce qu'il écrit. Il attend d'elle une réaction personnelle, naïve, maladroite, naturelle, pure en quelque sorte, or cette réaction est 'corrompue'. Car elle le juge à l'aune de ce qui se fait, et qui plaît. Elle attend - et la blessure ne saurait cicatriser- à ce qu'il de plus cher, son désir de cultiver sa singularité d'artiste et de l'imposer, à sa foi, chez les autres, en l'art authentique et les créations distinguées. Elle révèle peu à peu une absence de goût, un mauvais goût résolu (en matière d'art, de décors, d'œuvres écrites : son intérêt naturel va à ce qui est médiocre ou bas, ou richement flatteur). Elle adore Paul de Kock, et tel vaudevilliste en renom, qui, lui, gagne beaucoup d'argent. De plus Charles, généreux et plutôt compassionnel, découvre même qu'elle n'a pas de cœur, que le malheur ou la détresse d'autrui, même des gens humbles rencontrés par hasard, ne l'atteint pas du tout, et même ne lui inspire aucune pitié.

¹¹² Rémonville avait d'emblée averti Demailly que la mère veillait sur la vertu de sa fille et la réservait au mariage. On saura plus tard qu'elle touchait les appointements de Marthe et lui donnait très peu. Peut-être Demailly a-t-il voulu la libérer et la faire échapper à la médiocrité.

¹¹³ *Charles Demailly*, éd. cit., p. 210.

¹¹⁴ Car trois chapitres furent supprimés en 1868 de la version des *Hommes de lettres* de 1860 (les nos XL à XLIII). Ils sont donnés dans l'édition de J.-D. Wagneur et F. Cestor (in *Œuvres narratives complètes*, t. III, Paris, Classiques Garnier, 2014, pp. 545-550). Au lendemain du bal, Charles trouve (ô providence !) un petit logement fenêtre à fenêtre avec celui de Marthe et de sa mère (comme le faisait remarquer R. Ricatte cela rappelait quand même beaucoup *Frédéric et Bernerette*, *op. cit.*, p. 140). Peu à peu la fenêtre de Marthe s'ouvre plus souvent. Chaque soir elle sert à Charles un verre d'eau sucrée dans lequel elle a trempé ses lèvres. Mais il le comprend, les privautés n'iront pas plus loin. Et puis tout à coup, fenêtre close. Il va donc frapper à la porte. Ouvre Mme Mancel [sic], non pas une mère d'actrice mais une mère qui avait l'aisance d'une femme du monde. Intimidé, surpris, il en vient à parler mariage. Elle l'arrête aussitôt, le met très fermement en garde contre entraînements et illusions, et Marthe n'a que dix-sept ans. Mais sa fille va avoir un engagement de quatre mois en Belgique. Si au bout de ce délai, les sentiments de Charles sont restés les mêmes, on avisera. Il consent, écrit tous les jours à Bruxelles, et Marthe au bout de quatre mois « signifia à sa mère qu'elle voulait se marier » [elle a donc l'initiative] (p. 549). Mme Mancel, fort sincèrement semble-t-il, renâcle et gronde, puis elle plie, en demandant à Marthe de prolonger de deux mois son engagement. « Quinze jours après le retour de Marthe « *Le Scandale* publiait sans commentaires la lettre de faire-part ... » (p. 550). On voit en tout cas que dans la version originelle le mariage a lieu à peu près sept mois après le bal, et au bout de trois mois dans la version de 1868.

¹¹⁵ *Ibid.* (chapitre XLVII), p. 226.

Il prend assez vite en dégoût son caractère et ses réactions face aux choses de la pensée. Sa femme, « ce rien », « cette petitesse », « ce joli néant »¹¹⁶, sera toujours prête à faire des réflexions qui lui « casseront les bras »¹¹⁷. Et il a l'impression de retrouver chez lui les avanies que lui font subir ses camarades hommes de lettres. Les médiocrités, les petitesesses de Marthe sont incontestables ; il est vrai aussi que Charles, l'artiste, est étonnamment imbu de lui-même et, en ce domaine, fort méprisant. Humiliée de ses dédains même réfrénés, d'une susceptibilité exacerbée, Marthe s'irrite sans cesse pour des riens : cela tient, pense Charles, à la nature féminine, inférieure, essentiellement mesquine. Commence de la part de Marthe une guerre intestine terrible et une entreprise systématique (par le biais du mensonge, des calomnies) pour déconsidérer son mari dans le monde¹¹⁸. Ils se haïssent, elle s'en va, revient, le reconquiert sensuellement, ils se réconcilient pour un temps. Sciemment versatile, elle exige l'impossible : que Charles lui rende le premier rôle dans sa pièce ; elle l'avait refusé, il est maintenant attribué à une autre, Odile. Elle avoue même à son mari, à mots couverts mais assez clairement, qu'elle est amoureuse de Nachette, son meilleur ennemi qui s'est impatronisé chez eux, et elle n'est pas conduite par l'honnêteté ni par le scrupule moral, comme Mme de Clèves ou Mme de Wolmar : elle veut irriter ses plaies, le faire souffrir encore, d'autre façon. Charles est tout près de lui faire violence (ce qui est fort rare de la part d'un mari bourgeois, dans le roman français depuis les années 1825¹¹⁹) et elle lui dit « d'un ton méprisant : 'tu n'es pas homme à battre une femme toi' », comme si une femme n'était sensible qu'à la force, arrêtée seulement par elle¹²⁰. Elle avoue (même si ce n'est pas absolument vrai, rien ne pourrait le blesser davantage) qu'elle ne l'a jamais aimé, n'a jamais rien éprouvé pour lui : elle a voulu avoir un nom, son nom, et voilà tout. En tout cas il la chasse sans recours¹²¹.

Marthe désormais est partout accompagnée de Nachette. On le croit son amant, il le laisse croire. En fait on comprend assez vite qu'il est seulement un chevalier servant. La pièce de Charles va être un succès, Odile va triompher. Ulcérée, Marthe franchit une nouvelle étape dans la trahison. Elle lit à Nachette des lettres de Charles, venimeuses, si cruelles pour ses amis, qu'il lui avait envoyées à Bruxelles¹²². Il les arrache. Elle se défend très mal. Il les emporte. Il les publie (c'était à prévoir). Charles perd tous ses soutiens (« lettres volées, l'être volé » disent heureusement J.-D. Wagneur et F. Cestor¹²³). Le lendemain, prise de ... scrupule, elle vient récupérer ses lettres. Alors éclate, superbe, le total cynisme de Nachette, le « féroce »¹²⁴ (elle croyait le mener, elle a été complètement jouée). Il s'est introduit chez eux pour perdre Charles, qu'il jalouse pour ses amis, sa figure, son livre, qu'il hait : Demailly l'a tant de fois blessé au vif, en s'affranchissant des petitesesses et des bassesses auquel il est contraint, lui, par sa pauvreté. Il n'a jamais eu aucun sentiment pour elle (et voilà qui répond aux déclarations de Marthe à son mari), elle est vide et sans cœur : elle a piétiné un honnête homme qui l'aimait [et ici le lecteur de se demander : y-a-t-il donc chez Nachette un éclair de compassion pour cet homme qu'il déteste ? est-ce suprême dérision ? son mépris de la femme l'emporterait-il sur son inimitié à l'égard de Charles ?].

Charles finit par être interné à Charenton. On avertit sa femme. Manifestement sans aucun résultat. Elle a repris sa vie de théâtrienne, et descend l'échelle sociale : elle a joué au Gymnase puis Charles, sorti pour une soirée de Charenton, la revoit par hasard sur la scène d'un petit théâtre du boulevard du Temple. À l'évidence, elle est abandonnée, sans appuis ;

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 244.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 238.

¹¹⁸ Voir note 24.

¹¹⁹ Par exemple chez G. Sand on ne rencontre que deux exemples dans *Indiana* (1832) et dans *La Dernière Aldini* (1838).

¹²⁰ Éd. cit., p. 323 (et les Goncourt avaient noté dans *La Révolution dans les mœurs* : si le mari n'est pas « très célèbre ou un peu brutal, - voyez la lutte incessante et formidable entre cette faiblesse [la femme] et cette force : le mari » (éd. cit., pp. 19-20).

¹²¹ À noter qu'on ignore précisément où elle vit et de quoi. Les Goncourt ne s'intéressent pas à ces détails.

¹²² Voir note 113.

¹²³ Éd. cit., p. 67.

¹²⁴ *Charles Demailly*, éd. cit., p. 335

elle n'a même pas su, grâce à ses charmes, s'en acquérir de durables ou de sérieux. Le sinistre Nachette avait peut-être raison : « Enfin quoi ! vous n'avez pas de talent ; [...] du théâtre vous dégringolerez, et si bas, qu'un beau soir... »¹²⁵. Peut-on dire que les Goncourt la punissent ? Sans doute, car ils se veulent ouvertement des « moralistes »¹²⁶ mais leur dessein s'accorde à une observation froide de la réalité : Marthe retrouve au fond le destin qu'elle aurait probablement connu si elle n'avait rencontré Charles. S'exerce ici une fatalité sociale et caractérielle. Charles allait un peu mieux ; voyant Marthe, il entre en fureur ; depuis des mois, il entend des voix, ses « bavardes », dont une « voix de femme, ... une voix qui a l'air de rire, et qui me dit toujours : *Fou ! fou ! fou !* »¹²⁷. Il s'écrie désignant l'actrice : « *La voix, la voix adultère !* »¹²⁸. Cet ultime cri clame que ce mariage fut, de la part de Marthe, totale falsification. Cet accès va le faire définitivement basculer dans l'idiotisme.

L'échec du mariage de Charles et Marthe Demailly est sordide et tragique. La jeune femme apparaît de telle manière dans le roman que nul lecteur ne peut, ne doit imaginer qu'elle ait eu en se mariant d'autres visées qu'étroitement matérialistes (pécuniaires et carriéristes), qu'elle ait songé à un lien de sentiment et d'affection (mais, avec des visées médiocres, diffère-t-elle beaucoup de maintes jeunes bourgeoises qu'on rencontre dans le *Journal* ou dans *Renée Mauperin* ?). Sa trahison est efficace, mais petite (rien ici de la grandeur dans le crime de certains personnages de Balzac ou de Barbey), et elle ne songe, sottement, qu'à la vengeance immédiate, pas même à son propre avenir. Pour Charles on s'en aperçoit, cuirassé de certitudes sur la nature masculine et la nature féminine, voué corps et âme à sa vocation tyrannique d'artiste, il disait au fond avec lucidité, dans la première partie du roman, ce que devrait et pourrait être sa vie. Cependant, il épouse Marthe, dans des conditions aberrantes, inexplicables. Ici, « Je est » peut-être « un autre ». On s'aperçoit pourtant que loin de ses fanfaronnades anti-conjugales des dîners ou des conversations de célibataires, il croyait à son mariage et, plus étonné, qu'il croyait peut-être au mariage, enfin... à sa manière. Il écrit à Chavannes qu'« il y a tout au plus dans [sa] femme de quoi faire une maîtresse »¹²⁹ : c'est donc qu'une 'vraie' épouse peut réellement avoir bien d'autres qualités. Car un mari souhaite, sincèrement, ardemment, que « du contact et de l'échange de ce qu'il y a d'immatériel en elle avec ce qu'il porte d'immatériel en lui » sorte « cette première bénédiction du mariage et cette âme de la reproduction humaine : le partage de la vie morale ». Une fois admis le principe universel (sauf l'exception de Mme de Staël dont est évoqué, reconnu le génie¹³⁰) de l'infériorité intellectuelle naturelle de la femme, cette « caverne » aux mystères impénétrables, « si bien nommée » par Bacon¹³¹, le rôle éminent de l'épouse est de « bercer, d'égayer, de soutenir, de relever » son mari « dans la fatigue et l'accablement de la tâche virile de [sa] pensée »¹³². Voilà les « vertus et » les « prédestinations qui associent la femme au mari autrement que dans la chair et font de l'oreiller [...] le repos et le courage de l'homme d'activité pensante et imaginante »¹³³. Conception dans laquelle l'épouse, c'est implicite,

¹²⁵ *Ibid.*, p. 336.

¹²⁶ Voir dans *Les Goncourt moralistes* (éd. cit.) les articles de J.-L. Cabanès et P.-J. Dufief.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 370.

¹²⁸ Le mot adultère n'apparaît que deux autres fois dans le roman : au chapitre LII on note incidemment : « depuis la Révolution [...] tout dans le mariage est devenu grave, même l'adultère » (*ibid.*, p. 242) et Demailly en parle dans une lettre à Chavannes. Son propos d'alors explique ce dernier cri. Il notait (c'était avant le terrible aveu final de Marthe ; il était encore dans l'incertitude) : « Elle ne m'aime plus. M'a-t-elle jamais aimé seulement ? [...] Elle n'en aime pas un autre ... Au reste, mon ami, maintenant ... Pour moi, l'adultère existe du jour où la femme ne vous aime plus » [ce qui révèle un étonnant égocentrisme masculin et marital ; l'adultère c'est la rupture du lien d'absolue dévotion qui doit unir la femme à son mari] (*ibid.*, p. 289).

¹²⁹ *Ibid.*, p. 242.

¹³⁰ *Ibid.*

¹³¹ *Ibid.*, p. 244.

¹³² Ils ont même écrit dans le *Journal* : « Il faut à des hommes comme nous une femme peu élevée, peu éduquée, qui ne soit que gâté et esprit naturel, parce que cela nous réjouit et nous charme comme un agréable animal, à qui nous pourrions nous attacher » (« Bouquins » (21 mai 1857), t. I, p. 263.

¹³³ *Charles Demailly*, éd. cit., p. 245.

évident, dispense son conjoint de tout souci matériel (comme le ferait une excellente gouvernante), où elle subordonne totalement sa vie morale et personnelle à la passion du créateur, à ses aléas (cela paraît étrange, mais au fond certains autres maris demandent-ils autre chose à la femme que de servir, avec abnégation, leurs ambitions bourgeoises et de les conforter ?), conception en tout cas qui n'est pas tournée vers la famille.

Manette Salomon (1867)

Le mariage détruit Charles Demailly. Le concubinage avec Manette¹³⁴ c'est la progressive, l'implacable annihilation de Coriolis, et le mariage, presque au terme du roman, en est le point d'orgue. Anatole, le « blagueur », observe alors le mari. « Rasé », dit-il¹³⁵ !

À la différence du héros d'*En 18...* et de Charles Demailly, Coriolis n'eut jamais de liaisons réglées et comme 'hygiéniques'. Il était de « ces hommes qui ne se suffisent pas et qui ont besoin de la présence, de l'habitude de quelqu'un à côté d'eux ». Aussi, au retour de (l'île) Bourbon, a-t-il pris Anatole¹³⁶ chez lui, dans son grand atelier pour éviter le tête-à-tête avec lui-même. « Il se rappelait sa jeunesse où pour échapper à la solitude il avait toujours mis une femme dans son intérieur et fini ses liaisons en acoquinements »¹³⁷. « Presque toutes les liaisons de sa jeunesse étaient devenues des chaînes »¹³⁸. Et d'ailleurs, il convaincra Manette (chapitre LVI) de venir habiter chez lui. Coriolis n'est pas hostile au mariage en soi. Ce serait même un « bonheur » (et ce sentiment -idéal- apparaissait fugitif chez les deux frères dans le *Journal* et chez C. Demailly -si on se rappelle sa lettre à Chavannes) mais c'est « un bonheur » qui « lui paraissait refusé à l'artiste ». « Coriolis s'était [donc] promis de ne pas se marier ». Apparaissent alors des arguments, médités, raisonnés par lui, variantes de ceux défendus chez la Crécy¹³⁹. « La poursuite de l'invention, l'incubation silencieuse de l'œuvre », etc... « lui paraissaient impossibles aux côtés d'une jeune femme [...] ayant contre l'art la jalousie d'une chose plus aimée qu'elle », « lui prenant son temps, le rappelant au *fonctionnarisme* du mariage, à ses devoirs ». Or l'artiste, le vrai, est une « espèce de sauvage et de monstre social »¹⁴⁰. Ici le pessimisme de Coriolis anticipe l'une des humiliations, des défaites les plus amères que lui infligera Manette (ils ne sont pas mariés alors mais c'est tout comme) : de fait, elle lui imposera « les accommodements avec le gain et le commerce, [...] le désintéressement de [sa] vocation pour descendre à la production industrielle et bâclée, à l'argent que tant de mères de famille [et chez Manette tout cela sera porté au paroxysme par cette « juiverie »¹⁴¹ qui révulse les deux frères] font gagner à la honte et à la sueur d'un talent ». Mais son pessimisme le trompe : la paternité, pense-t-il, attache « à une création d'ordre inférieur » ; son fils, cet admirable enfant qu'il adorera, ne le détournera pas de sa voie et de sa vocation exigeante ; Coriolis sera victime de ses recherches, originales, et de ses échecs¹⁴².

Ses paysages n'ayant pas convaincu, Coriolis décide de se tourner vers le nu. Il cherche des modèles, en vain. Dans un omnibus où il se trouve entre une jeune femme. Est-il endroit plus banal ? et plus symbolique d'une séparation entre eux, originelle et masquée ? Car, en posant, toujours elle veut être à tous ; il ne la veut que pour lui seule¹⁴³. Son visage est indistinct sous les lumières changeantes, sans rien de remarquable, mais en sortant elle a une

¹³⁴ Mais pour ne pas fausser les perspectives (ce peut être le danger d'une étude thématique et partielle), on peut noter que Manette n'apparaît qu'au chapitre XLVII, à peu près au milieu du roman.

¹³⁵ *Manette Salomon*, Paris, Gallimard, « Folio classique », 1996, p. 540.

¹³⁶ Son camarade d'atelier qui mène de bric et de broc une vie de hasard, si pitoyable et pauvre.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 226.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 285.

¹³⁹ *Charles Demailly*, éd. cit., chapitre XXVI, pp. 190-199.

¹⁴⁰ Aussi Garnotelle, qui n'est pas un artiste mais un courtisan des idées convenues, fera-t-il, finalement, un très beau mariage de prestige, d'intérêt, peut-être teinté de sentiment, avec une princesse moldave.

¹⁴¹ *Manette Salomon*, éd. cit., pp. 504, 526.

¹⁴² L'ensemble des citations de ce paragraphe vient des pp. 226-227 de l'édition de référence.

¹⁴³ Cette dernière remarque sur le symbolisme des circonstances nous vient de J.-D. Wagneur.

démarche et des poses de statue. Quand, enfin, elle consent à venir poser et se dénude, alors c'est l'éblouissement, qui le laisse pantois, devant un corps d'une perfection proprement sublime. Elle est le modèle idéal. Manette, très vite, banalement pour elle, devient sa maîtresse. Mais, surprise, (jamais il n'éprouva rien de semblable), il est aussitôt après terrassé par une passion sensuelle absolument possessive. Il est bientôt furieusement jaloux de son passé (voilà qui rappelle des réactions de Charles dans *En 18...*). Il ne supporte pas qu'elle se dénude pour les autres peintres, ; mais il n'a aucun pouvoir sur elle : Manette, narcissique, orgueilleuse de sa beauté, veut à toute force se dévoiler.

Elle a néanmoins des qualités naturelles extraordinaires (bien qu'issue d'un milieu très modeste, elle est d'une distinction exceptionnelle), des qualités humaines réelles : elle n'est nullement vénale (et Coriolis ne saurait la séduire par des cadeaux), elle continue à s'habiller le plus modestement (mais qu'a-t-elle besoin de se parer ? seule compte à ses yeux la splendeur de son corps) ; par ailleurs, quand il sera malade, elle le soignera avec un dévouement, une abnégation absolus ; enfin elle met dans le concubinage le sens du devoir que requiert le mariage pour les 'honnêtes femmes' : elle n'imagine pas de tromper Coriolis (et de fait elle ne cède à aucune avance dans un milieu pourtant exposé).

À son insu, longtemps enfouie, il a chez elle une soif d'honorabilité (confirmée par la fin du roman), qui se découvre lors du séjour à Fontainebleau avec Coriolis et Anatole, et que les Goncourt observent avec un dédain cruel. Elle se heurte aux préjugés, un mur, des femmes comme il faut : telle femme de professeur la croit mariée, et Manette de « jouer avec un art admirable cette comédie de la femme honnête qu'aime tant à jouer la femme qui ne l'est pas. [...] une joie intérieure la remplissait, qui se gonflait et se pavanait »¹⁴⁴. Mais on comprend qu'elle est seulement la concubine de Coriolis, et la voilà aussitôt une paria. Une seule est sans préjugés, la femme de Crescent, le paysagiste. Manette est à l'aise avec cette femme du peuple et « flattée de cette [...] espèce de chaperonnage »¹⁴⁵. Mais Mme Crescent se montre impitoyable (c'est une paysanne de l'Est) quand elle découvre que Manette est juive¹⁴⁶.

Elle n'a aucune culture et pas la moindre intelligence, ou le moindre sens de l'art, et au fond, d'après Coriolis, cela plaît aux artistes, à tous quasiment : « La femme peut être l'égale, la pareille et, selon le mot expressif et vulgaire, la *moitié* [mais] d'un bourgeois ¹⁴⁷ » [or d'après eux rien de plus méprisable que le bourgeois]. Convaincus que l'intelligence féminine est inférieure, ne saurait même imaginer les problèmes que se posent et doivent résoudre les artistes, ils préfèrent au fond, selon les narrateurs, des femmes bêtes à des femmes plus instruites qui les gêneraient ou leur déplairaient par des remarques inappropriées¹⁴⁸. Et les Goncourt ajoutent, comme pour atténuer le cynisme de ces remarques, et de manière étrange, car aucun de leurs romans, ni le *Journal*, ne suggèrent le fait : « presque tous n'en sont venus là, il est vrai, qu'après des illusions mondaines, des essais de passion spirituelle ; ils ont rêvé la femme [...] mêlée à leurs chefs-d'œuvre, [...] une espèce de Mme d'Albany ». Ils « sont tombés meurtris, blessés, de quelque haute déception »¹⁴⁹.

Manette (elle ressemble un peu à Marthe - *Charles Demailly*) n'estime les œuvres (et leur auteur) qu'en fonction de leur succès. Ainsi, elle commence à éprouver un vrai sentiment pour Coriolis quand « Le Bain turc » lui attire honneurs et notoriété. Et, possédant maintenant une véritable emprise sur lui, animée d'une vision du travail artistique purement matérialiste, utilitaire, à court terme (tout à fait judaïque pensent les Goncourt), elle le force à vendre presque à vil prix deux des ses œuvres, dont « Le Conseil de révision » (qui, soudain, plus tard,

¹⁴⁴ *Ibid.*, pp. 341-342.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 370.

¹⁴⁶ Elle a de la bonté par ailleurs : c'est elle qui, à la fin du roman, trouve à Anatole, enfin, une place... d'aide-préparateur au Museum.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 309.

¹⁴⁸ Voir aussi note 131

¹⁴⁹ *Ibid.* Mais on faisait chez la Crécy des remarques fort critiques sur Alfieri et Mme d'Albany (*Charles Demailly*, chapitre XXXVI).

montera à un prix extraordinaire), à se vendre par contrat pour faire de l'argent. Le jour où, vers la fin du roman, il refuse la légion d'honneur, il perd le peu d'estime qu'elle avait encore pour lui. C'est Garnotelle qu'elle admire, si honoré, qui plaît tant, qui vend si bien !

Mais Manette n'est pas une sottise comme Marthe : elle a des vues à long terme, et une tactique : couper Coriolis de ses amis et de ses habitudes. Jalouse, elle prend secrètement en haine Anatole, le compagnon et féal de Coriolis qui vit avec eux. Il est secrètement amoureux d'elle ; elle accepte d'abord ses hommages discrets, puis s'irrite d'être aimée d'un si piètre personnage (son 'métier' c'est d'être blagueur !). Elle décide de le compromettre, et y réussit, en se faisant surprendre avec lui au bord du flagrant délit. Coriolis est troublé. « Elle avait ce qu'elle voulait : une histoire qu'elle pouvait empoisonner, une arme traîtresse en réserve »¹⁵⁰. Coriolis, qui a besoin de faire le point sur sa carrière et sur ses choix, part à Montpellier pendant un an, avec elle et sans lui : « C'est Manette qui a eu cette idée-là ... [...] La pauvre fille c'est du dévouement car la vie ne sera pas bien amusante pour elle »¹⁵¹. Surtout il ne connaît personne là-bas, et elle pourra tout à loisir conforter son pouvoir. Son talent avili, dépossédé de son autonomie, Coriolis, bien qu'il soit apparemment sans préjugés, la compare (elle le sent) aux femmes 'honnêtes'. Il la blesse par ses rêveries, une idée ancienne, peut-être d'un autre mariage. « Ces reproches muets souffletent une femme plus outrageusement que les brutalités »¹⁵² et elle entreprend donc de se venger par une guerre intestine impitoyable (autre mais analogue à celle de Marthe contre Charles). Il y a alors dans le roman quelques pages¹⁵³ terribles sur le concubinage haineux dans lequel ils sont plongés.

La judéité de Manette, Coriolis ne l'a jamais ignorée : c'est au « Carnaval des juifs » [et que sera sa vie désormais sinon une mascarade ?], à « la fête de la *Pourime* »¹⁵⁴ qu'il lui a parlé pour la première fois, elle était encadrée de deux figures hautement hébraïques, mais elle semblait si différente ! Même quand ils habitent ensemble, et qu'il la suit, secrètement, à la Synagogue, les Goncourt notent seulement : « Se dégageait en lui, du fond de l'homme et du catholique, des instincts du créole, [...] une impression indéfinissable »¹⁵⁵. En fait Manette est sincèrement croyante, absolument fidèle aux rites religieux et aux coutumes de sa communauté : cet attachement paraît d'abord en sourdine, puis se déploie, s'impose dans le secret du ménage, et vers la fin du roman, alors qu'on a un peu perdu Coriolis de vue et qu'on parle plutôt des mésaventures d'Anatole, Coriolis qu'il retrouve soudain, lui conte, sans désespérer, ce qu'est sa vie domestique totalement inféodée aux mœurs hébraïques (à part lui désormais tous sont juifs dans sa maison). Il n'adopte pas ces mœurs, mais s'y plie quand même, sans plus aucune amorce de révolte. L'avarice règne chez lui, sur lui : on lui mesure son tabac, on lui trouve un tailleur économique, etc... Et, sur un mode sinistre, tout finit par un mariage. Peut-être Manette veut-elle que son fils ne soit pas un enfant naturel et qu'il ait le nom de son père. Comment y arriva-t-on ? on ne sait. En tout cas, quand Garnotelle, qui fait un mariage 'chrétien', lui a demandé d'être son témoin, « il paraît que Coriolis [...] lui a dit des choses ! [...] que c'était lui faire un affront quand il savait qu'il allait épouser une... ». « Une scène abominable »¹⁵⁶. Comment se déroula le mariage ? on l'ignore. Un hasard fait qu'Anatole voit son ami, depuis assez longtemps disparu de la scène, sortir de la mairie place Saint-Sulpice (« des pieds de somnambule, distraits, égarés, tâtant le vide »¹⁵⁷), quand tout est consommé. Il marche en avant, Manette à quelques pas derrière, accompagnée de ses témoins,

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 441.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 457.

¹⁵² *Ibid.*, p. 520.

¹⁵³ Chapitre CXLVII, pp. 520-522.

¹⁵⁴ *Ibid.*, pp. 266-267.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 292.

¹⁵⁶ *Ibid.*, pp. 537-538.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 539.

tous de sa communauté. Ceux-ci s'en vont. Elle le rejoint. Ils disparaissent. Coriolis se fond dans l'ombre obscure.

Au vrai, le naufrage sentimental et personnel de Coriolis occupe une part seulement de ce long et grand roman. L'essentiel est ailleurs. Laissant de côté les ouvrages, complaisants, vides et triomphants de Garnotelle, on va, avec les peintres vivants, des ateliers parisiens à Fontainebleau, on arpente avec Coriolis les différentes voies ouvertes à l'art, semées d'embûches par un public et une critique d'un conservatisme éculé. Le roman est un ouvrage-clé qui reflète le credo esthétique des deux frères. Un personnage, conducteur pourrait-on dire, a encore dans l'œuvre une place notable, Anatole, le peintre velléitaire, le « blagueur » qui tourne tout en dérision, authentique frère de son singe Vermillon, dont se développe sous nos yeux la vie souvent miséreuse et presque toujours dérisoire. Il est à l'ouverture, à la conclusion. Cependant, ce roman, qui aurait pu s'appeler *L'Atelier Langibout*, les Goncourt l'ont intitulé *Manette Salomon*. Et le livre fermé, ce nom propre évoque, paradoxalement pour le lecteur, la totale injustice qui frappe et brise Coriolis (malgré ses défauts de nature, par exemple son incapacité à être seul...), et, quelque part, installe dans la mémoire l'origine judaïque de son drame. Ce mariage (narrativement 'in extremis') c'est son asservissement, son annihilation manifestes. Rien n'est dit mais il paraît évident qu'il n'a, n'aura aucun droit sur l'éducation notamment religieuse, mais sociale, 'mondaine' aussi, de son fils. Le père, le descendant d'une lignée créole (si sensible aux différences d'origines), noble et chrétienne, le mari, et l'artiste, au talent remarquable, exigeant et novateur, ont capitulé, se sont rendus pieds et poings liés.

*

Historiens du XVIII^e et du XIX^e siècle, entre 1854 et 1862, les Goncourt laissent percer leur nostalgie d'un monde d'ordres où la famille, nécessairement et heureusement patriarcale, entendue comme lignée à maintenir, à conforter, était un pouvoir. Les alliances n'étaient pas fondées sur l'attrait personnel, et ainsi évitait-on bien des disparates et des surprises. Mais ils sont lucides : s'il y eut au XVIII^e siècle des couples unis par un amour remarquable -et manifestation de telles situations les émeuvent- ils étaient néanmoins des exceptions ; le grand défaut, le mal originel du mariage d'alors est l'absence d'un vrai lien sentimental entre les époux. La révolution dans les mœurs (tel est le titre de leur petit ouvrage de 1854), c'est notamment celle du mariage. Depuis 1789, le mot est censé évoquer chez l'homme et la femme les émotions que donne la conscience d'un engagement de cœur, mais en fait cette révolution n'a rien résolu. Peut-être les maux du mariage sont-ils encore pires aujourd'hui. La bourgeoisie triomphante a fait siens, *mutatis mutandis*, les défauts du mariage noble de l'Ancien Régime, les a même encore dégradés en voilant d'hypocrisie son relâchement moral, tout en abandonnant par ailleurs les qualités et les valeurs du mariage bourgeois de jadis, qui tenait compte des inclinations, avançait avec prudence et lenteur, prônait la fidélité et le sérieux dans l'union.

Aussi le *Journal* ('choses vues et entendues' et mises en ordre) présente-t-il, de la noblesse à la petite bourgeoisie, à la ville et à la campagne, chez les hommes et les femmes, des comportements d'une exceptionnelle vulgarité, en fait très commune -le cousin Courmont, personnage reparaisant, devenant la figure emblématique de l'arriviste au sommet de la bassesse. Certaine scène de mariage civil, certaine évocation de la vie sexuelle dans le mariage, y sont d'une férocité, d'une crudité inoubliables¹⁵⁸. Mais au vrai il existe de très rares ménages de bourgeois, d'artistes aussi, dont l'entente semble parfaite. Brille enfin, solitaire et si solitaire (en ce domaine du mariage, c'est comme la seule lumière dans l'épaisse et accablante nuit du *Journal*), le couple et la famille du chimiste Berthelot. On peut noter ici

¹⁵⁸ Éd. cit., t. I, p. 1156, puis p. 357.

que le texte des romans, moins violent et moins libre que celui du *Journal*, est aussi plus sourdement univoque : la peinture du mariage comme il est y accable, et nuls Berthelot ne s'y rencontrent¹⁵⁹.

Dans *Renée Mauperin* les deux frères disent l'avidité et la médiocrité des prétendants (et de leurs promesses), combien le mariage peut être source de frustration pour certaines femmes de qualité, les reniements, petits et grands, qu'il impose à l'époux, la lassitude grise de la vie conjugale : tout cela n'est absolument pas original. Au vrai, après tant d'œuvres théâtrales plus anciennes ou contemporaines, tant de romans de la monarchie de Juillet qu'ils connaissent bien (dont ceux de Sue et de Madame Sand), après Balzac dont la faveur ne cessait de grandir depuis 1855, après *Madame Bovary* paru en 1857 et *Fanny* d'E. Feydeau (1858), c'était un peu une gageure pour les Goncourt de traiter encore du mariage en 1864. En fait ils ont tenu leur pari, car ils ont inventé des points de vue, osé des scènes neuves, narrativement audacieuses, créé avec l'abbé Blampoix un personnage romanesque absolument original, et, tout en se souvenant de Rastignac et de Rubempré, fait d'Henri Mauperin, si l'on considère précisément son tempérament, ses principes et ses actions, un type vraiment nouveau¹⁶⁰. Tout lecteur de *La Comédie humaine* sait bien qu'au fil des ans, jusqu'aux *Petites misères de la vie conjugale* (1845) et aux *Parents Pauvres* (1846, 1847) la peinture des conditions et de la vie du mariage ne cesse de s'assombrir (malgré quelques lueurs). Vingt ans après, *Renée Mauperin*, dans sa brièveté, offre un tableau peut-être plus désespérant. Renée, au sens propre martyre d'une forme d'idéal ne résiste pas au réel. La vanité, la vacuité féminine s'étalent, impavides et frénétiques, mais débouchent avec sa sœur Henriette sur la stérilité. Henri, dans sa course effrénée aux 'gros sous', n'est arrêté que par un hasard, un accident exceptionnels, romanesques, preuve *a contrario* de l'universel triomphe d'un absolu matérialisme.

Les deux frères, par ailleurs, inventent un sujet : l'artiste confronté à la vie à deux, et à la vie dans le mariage. Aussi bien la plupart des artistes dans les œuvres de Balzac et Stendhal¹⁶¹ vivent-ils seuls ou en concubinage, mais leur compagne est une présence proche et un peu lointaine, elle offre une aide matérielle, et voilà tout : elle n'interfère nullement dans l'aventure du 'créateur'. Les Goncourt, eux, soulignent, insistent sur l'infériorité intellectuelle de la femme, dominée par l'instinct (cette infériorité est, sauf exception¹⁶², encore quasiment universellement admise). Ils n'ignorent pas que cette brutalité attire sur eux l'attention, mais cela est annexe : ils veulent sans fard affirmer une conviction profonde. Ils condamnent l'artisan, l'imitateur conventionnel (un Garnotelle), mais exaltent la figure de qui veut faire effort de création et d'originalité, l'artiste, un Demailly (même si, pour le lecteur ses œuvres sont seulement fort honorables). L'entreprise, essentiellement mâle, demande un tel engagement que la 'femme', si sa présence n'est pas absolument neutre, ne peut au mieux que la troubler, y mettre de l'impureté, au pire la dénaturer. Passionnés par la femme, ils sont en même temps inquiets, obsédés des maléfices du 'féminin'. Toute liaison un peu continuée est dangereuse, et plus encore le mariage qui donne à l'épouse des droits (objectivement si menus

¹⁵⁹ Certes il y a dans *Manette Salomon* un mariage qui ne tourne pas à la catastrophe, celui de Chassagnol, le théoricien de l'art, le phraseur (il n'est pas un artiste), dont on apprend l'histoire par bribes. À la vérité il cache sa vie à tous ses amis peintres. Il a, sur un coup de tête et par dépit, épousé à Padoue une jeune femme laide, avec qui il paraît honorablement, s'entendre. On apprend soudain, tout à la fin du roman, au moment du mariage de Coriolis, qu'il vient de déclarer à l'état-civil sa septième fille. Et le ménage a depuis peu échappé à la misère grâce à une invention pratique de sa paysanne de femme, Cecchina. On ne saurait dire que son histoire redore brillamment le blason du mariage.

¹⁶⁰ Ils n'ont pas eu à éviter la peinture des apprêts et des cérémonies du mariage (notamment religieux), puisqu'il n'y a pas de mariage dans *Renée Mauperin*, que dans les autres romans les mariages ont lieu presque clandestinement. Avec une remarquable habileté -le fait est peut-être unique- ils usent de l'*ekphrasis* et peignent, avec quelle cruauté satirique, un mariage à l'église mais dans un tableau de Coriolis (éd. cit., pp. 427-428). Sur la question en général voir A. Lascar, « Apprêts et cérémonies du mariage : réalisme, satire et symbolisme dans le roman français (1825-1850) », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 2011/1, pp. 231-228.

¹⁶¹ Bien des artistes sandiens, hommes et femmes, sont des solitaires, et Lucrezia Floriani, (1846), la grande cantatrice qui a eu plusieurs enfants de diverses liaisons refuse d'épouser le Prince Karol qu'elle aime et qui l'aime, pour rester libre.

¹⁶² On songe notamment à l'admirable Camille Maupin (Mademoiselle des Touches) qui d'ailleurs reste célibataire (*Béatrix*, Pl., t. II), à Consuelo, à la Floriani notamment (G. Sand).

soient-ils, selon le Code), surtout le droit à la parole et celui d'une présence constante, source d'un pouvoir d'influence, néfaste et secret, qui ne saurait aller dans le sens de l'exigence artistique et de l'idéal.

Charles Demailly et Coriolis finissent tous deux de manière analogue, et du fait d'une femme. Charles est médicalement aliéné, hors de la vie. Coriolis est dépossédé de lui-même, bien vivant, sauf, et mort à la vie de création, à la vie sociale. Sans doute ont-ils une part de responsabilité dans leur naufrage, mais des pilotes perfides les ont poussés sur les écueils, Marthe et Manette, Marthe, ô combien nocive, mais sotte et finalement affligeante, Manette, intelligente, absolument déterminée, terrible, et du même coup plutôt fascinante. Les Goncourt ont longuement expliqué, à la fin du chapitre CXLVII¹⁶³, que dans son comportement reparaisait la haine du juif contre le chrétien. En fait, dans *Manette Salomon*, la misogynie est comme démultipliée par l'antisémitisme¹⁶⁴. La judéité, avec ses coutumes radicalement autres que les coutumes chrétiennes, permet une vision hyperbolique, saisissante, de ce qui est pour les Goncourt, ici du moins une vérité incontestable, et ne souffrant quasiment pas d'exceptions : la totale aliénation du mari par l'épouse. *Manette Salomon* représente dans le domaine qui nous occupe une sorte d'acmé. Aussi bien la lumière éclatante qui se dégage du roman, le dernier ouvrage des deux frères, masque-t-elle des affirmations plus nuancées, glanées au fil de l'œuvre tout entier, mais au vrai ce ne sont que détails.

¹⁶³ Éd. cit., p. 522.

¹⁶⁴ Cet antisémitisme on doit l'enregistrer comme une donnée. M. Winock nous invite à ne pas faire d'anachronisme (La vilénie de l'antisémitisme est incontestable, mais il y a un *avant* et un *après* Auschwitz ; il y a tout un contexte européen derrière cette opinion), « L'antisémitisme des Goncourt » in *Les Goncourt dans leur siècle*, Presses universitaires du Septentrion, 2005, pp. 193. Il note que « le point d'orgue de l'antisémitisme d'Edmond c'est [trente ans plus tard, en 1896] l'adaptation au théâtre de *Manette Salomon*, *ibid.*, p. 198. Mais il note aussi, comme tout simple lecteur du *Journal*, que sa période 1851-1866 « n'est pas exempte [p&s du tout] de notations antisémites. Idées reçues et ragots ne manquent pas », *ibid.*, p. 194. Or nous sommes bien loin du krach de l'Union Générale (1882) qui exacerbera les passions.